

2
LA TÊTE
DU DIABLE

ET

LE FLAMBEAU DE L'AMOUR,
MÉLODRAME-FÉERIE-COMIQUE

EN TROIS ACTES, A GRAND SPECTACLE,

*Représenté, pour la première fois à Paris, sur
le théâtre de la Gaité, le 11 février 1808.*

A P A R I S,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le
Théâtre Français, n^o. 51.

1807.

P E R S O N N A G E S .

JUPITER.

JUNON.

VÉNUS.

MARS.

VULCAIN.

APOLLON.

L'AMOUR.

MERCURE.

PLUTON.

CARON.

BELPHEGOR.

UN VEUF.

UNE VEUVE.

L'OMBRE d'une femme.

L'OMBRE d'un homme.

LE PACHA.

BELINDE.

FLORESTAN.

CARAXA.

Ire. et Ile ODALIQUE.

RAZEM.

CHAPOUR. } Eunuques.

UNE VIEILLE qui se transforme en jeune fille.

NYMPHES.

DIABLES.

Danseurs et Danseuses.



LA TÊTE DU DIABLE

ET

LE FLAMBEAU DE L'AMOUR.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'Olympe. Les dieux et les déesses sont groupés sur des nuages azurés.

SCÈNE PREMIÈRE.

VULCAIN, VÉNUS, MARS, JUNON, JUPITER,
APOLLON, MERCURE, L'AMOUR.

VULCAIN.

Pourquoi cette tristesse ?... Quel nuage peut obscurcir les attraits de Vénus ?... Qui peut causer cette sombre humeur ?

VÉNUS.

L'absence de mon fils.

VULCAIN.

Dites plutôt la présence de votre époux.

VÉNUS.

Toujours injuste et jaloux.

VULCAIN.

Jaloux, oui ; mais injuste, non. Tout l'Olympe, toute la terre même, savent si j'ai tort d'être jaloux.

VÉNUS.

Eh quoi ! ne voulez-vous pas que j'aille habiter vos forges brûlantes, et que je compose ma cour de vos gracieux cyclopes ?

VULCAIN.

Et pourquoi pas ?... Mars ne dédaigne pas de composer la sienne de votre cortège !... Voyez les amours occupés à nettoyer son armure.

VÉNUS.

Les enfans s'amuse de tout.

VULCAIN.

Les femmes sont quelquefois bien enfans !

MARS.

Que voulez-vous dire ?

VULCAIN.

Oh ! rien ; je m'entends... j'ai oublié les filets d'airain.

MARS.

Sans le respect que j'ai pour le maître des dieux !...

VÉNUS.

Apaisez-vous, formidable dieu des combats ; songez qu'ici il vous est impossible de faire une veuve.

VULCAIN.

Et c'est peut-être ce qui vous fâche, comme bien d'autres.

JUNON, *très-haut.*

Hélas !

JUPITER.

Que veut dire cet hélas ? Junon serait-elle insensible à l'honneur d'être la reine des cieux ?

JUNON.

Non, sans doute ; mais Junon sent vivement le malheur d'aimer le plus volage, le plus perfide des dieux !... Moins de gloire et plus de bonheur.

JUPITER.

Que pouvez-vous me reprocher !... quels témoins...

JUNON.

Je n'en veux qu'un... votre digne messenger, que j'aperçois, et qui vient sans doute vous rendre compte d'une de ses missions ordinaires.

JUPITER.

Approchez, Mercure, on vous accuse.

MERCURE.

Père des dieux, je vois que c'est ici comme sur la terre, les absents ont tort.

JUNON.

Oui, quand ils ne s'absentent que pour des motifs honteux !

MERCURE.

Honteux !... quand il s'agit de protéger le commerce, d'inspirer les orateurs, de...

JUNON.

Ajoutez donc, de favoriser les unions illégitimes !... Belles fonctions pour un dieu !

MERCURE.

Que d'hommes méritent l'apothéose !

JUNON.

Les mortels eux-mêmes ont attaché une idée flétrissante au caducée.

MERCURE.

Il faut bien que chacun ait son attribut... Vous portez la couronne, Jupiter tient la foudre, Vénus à sa ceinture, Minerve son égide, Neptune son trident, Mars son char et son épée, l'Amour son flambeau. Je n'avais pas le choix !... il ne me restait que le caducée : je m'en suis armé, et Mercure n'est pas le dieu le moins imploré des mortels !

JUPITER.

Terminons des débats injurieux à la majesté céleste !... n'oublions pas que nous étions réunis pour célébrer le retour de l'Amour, dont l'absence ne s'est que trop fait sentir, puisqu'avec lui l'Olympe a vu désertier l'union et la gaieté... Mais Hébé, que j'aperçois, vient sans doute nous annoncer sa prochaine arrivée.

(Hébé, à la tête de plusieurs Nymphes, apporte en dansant le nectar, elle offre la coupe à tous les dieux, et leur verse le nectar... Musique vive et légère, annonçant l'arrivée de l'Amour. Dès que le petit dieu paraît, les Nymphes, qui entourent le trône de Jupiter, l'abandonnent pour venir se grouper autour de l'Amour.)

JUPITER, *souriant.*

On m'abandonne pour l'Amour ; le plaisir vaut mieux que la puissance, et Cupidon s'il le voulait, m'enlèverait l'empire de l'univers !

MERCURE, *à part.*

Il le partage au moins.

(L'Amour vient se prosterner aux pieds de Jupiter, et recevoir un baiser de Vénus.)

VÉNUS.

O mon fils ! pourquoi es-tu resté si long-tems sur la terre ?

L'AMOUR.

Ma mère, ne crois pas que j'y manque d'occupations.

VÉNUS.

Ni de plaisirs sans doute ?

MERCURE.

Ils suivent ses pas.

L'AMOUR.

J'en conviens, et dût tout l'Olympe me blâmer, j'avoue qu'il est des instans où je préfère le séjour de la terre à celui des cieux !

JUPITER, *à Junon.*

Vous l'entendez... il faut bien chercher le plaisir où il se trouve... Quoique dieux, nous sommes soumis à cette loi, et vous avez tort de condamner les excursions que je fais sur la terre.

JUNON.

Les excursions, perfide !... Les déesses en font-elles ?

J U P I T E R.

Demandez à Vénus.

J U N O N.

Tandis que vous autres ne rougissez pas de déroger avec de simples mortelles....

M A R S.

Épargnez au moins les dieux célibataires.

J U P I T E R , à Apollon.

Chantez-nous les couplets que vous avez composés sur ce sujet. (*il a l'air de s'en défendre.*) Je l'ordonne, et Junon le permet.

A P O L L O N , chante.

Immortels, du dieu de la lyre,
Écoutez la douce leçon. . . .
Si l'on n'y peut chanter et rire,
Les ciens ne sont qu'une prison!
Ah! croyez-moi, joyeuse ivresse
Vaut mieux que triste majesté !...
Sans le nectar, sans la tendresse,
Que serait l'immortalité?

J'ai vu le maître du tonnerre,
Déposant son sceptre éternel,
Trop heureux d'être, sur la terre,
Le rival d'un simple mortel !...
Et si Jupin, dans son ivresse,
Eût trouvé rebelle beauté;
Il eût, contre un mot de tendresse,
Changé son immortalité,

Jadis, par un ordre suprême,
Du ciel je me vis exilé;
Mais sur la terre on boit, on aime,
Et je fus bientôt consolé ?
Doux nectar et douce maîtresse,
Enivraient mon cœur enchanté :
Grace au vin, grace à la tendresse,
J'oubliais l'immortalité.

(La ritournelle de chaque couplet est remplie par des danses.)

L' A M O U R.

Divin Jupiter, je ne suis remonté dans l'Olympe que pour vous demander la permission de le quitter de nouveau... Les soins de mon empire m'appellent sur la terre.

J U P I T E R.

Quels sont tes projets ? de faire des infidèles, de tourmen-

ter des tuteurs, de faire mourir de chagrin des époux trop constans ?

J U N O N , *ironiquement.*

Grace à l'immortalité, vous êtes à l'abri de ce malheur.

L' A M O U R ,

Jamais, pour m'absenter, je n'eus un motif plus louable, ni plus pressant... Je veux servir deux amans, et sauver une tendre victime. L'amant est français, et c'est ma nation favorite: l'amante est dans les fers d'un imbécille pacha, et je hais les Turcs; ce peuple outrage mes lois en avilissant la beauté... Vous allez juger vous même si ce couple intéressant mérite ma protection.

(Le fond du théâtre s'ouvre, et laisse voir une partie des jardins d'un séraï. Belinde est sous un pavillon... On aperçoit Florestan. Pantomime passionnée.)

J U P I T E R , *se levant.*

Cette femme est charmante, et je veux....

J U N O N , *à l'Amour.*

Faites disparaître ce tableau !

(L'Amour fait un signal, et le tableau disparaît)

J U P I T E R , *à l'Amour.*

Je consens à ton départ... protège ces deux amans.

L' A M O U R .

Je les soutiendrai dans les diverses épreuves que le destin leur prépare.

V É N U S .

O mon fils, hâte au moins ton retour, je ne puis me passer de toi.

J U P I T E R .

Vénus a raison.... c'est l'amour seul qui donne du prix à la beauté. (*Tableau pendant le départ des dieux.*)

S C E N É I I

(Un grand coup de tonnerre annonce le changement de la scène. Le théâtre représente l'intérieur des demeures infernales... Pluton est sur son trône; à ses côtés sont assis Eaque, Minos et Rhadamanté. Plusieurs démons sortent des entrailles de la terre, et viennent se grouper devant son trône.)

P L U T O N .

De quels nouveaux sujets s'est enrichi mon empire ?

C A R O N .

Souverain monarque des enfers, voici la liste des ombres arrivées hier.

P L U T O N .

Le total ?

C A R O N.

Vingt-six mille deux cent soixante-sept.

P L U T O N.

La journée a été passable ; mais , parmi ces nouveaux-venus , en est-il dont le voyage offre quelques circonstances remarquables ?

C A R O N.

Oui , seigneur.

P L U T O N.

Lisez-les moi , Caron.

C A R O N , *lit.*

1°. Un procureur mort en se coupant les ongles.

P L U T O N.

Il n'a que ce qu'il mérite... il devait savoir que c'est dans les ongles que réside l'ame d'un procureur.

C A R O N.

Item. Un gascon étouffé en disant une vérité.

P L U T O N.

La débauche était trop forte.

C A R O N.

Trois musiciens morts de soif.

P L U T O N.

Qu'ils ont dû souffrir.... qu'on les place dans les Champs-Elysées , auprès de la fontaine de vin.

C A R O N.

Un poète mort d'indigestion.

P L U T O N.

C'est le premier ? il fera époque.

C A R O N.

Une femme qui avait enterré six maris.

P L U T O N.

C'est raisonnable.

C A R O N.

Son dernier époux était aussi veuf de six femmes.

P L U T O N.

Quel couple meurtrier !

C A R O N.

Ils s'étaient mariés par défi , et le jour de leur noce , les paris furent ouverts.

P L U T O N.

J'aurais parié pour la femme.

C A R O N.

Le mari était médecin.

P L U T O N.

Je retire ma gageure.

C A R O N .

La femme à succombé.

P L U T O N .

C'est dans l'ordre... Où avait-elle la tête d'épouser un docteur?... pouvait-elle ignorer que les femmes de médecin meurent toujours avant leur mari?

C A R O N .

Voilà tout ce que le bulletin d'hier offre de morts remarquables... le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé!...

P L U T O N .

Il suffit.

C A R O N .

Seigneur, vos fidèles sujets desirant dissiper le nuage de tristesse qui obscurcit le front de votre infernale majesté, ont entrepris de l'égayer...

P L U T O N .

M'égayer ! le jour où Proserpine s'est éloignée de moi.

C A R O N .

Nous savons que c'est aujourd'hui même que votre épouse est partie pour aller passer six mois avec sa mère divine, avant l'ordre du destin.... bien des maris regarderaient, suite à telle absence comme un bonheur, et prolongeraient même un tiers d'un semestre le congé de leur femme; mais votre volonté, toujours plus éprise de la fille de Cérès, ne peut pas se consoler d'un veuvage aussi court: et c'est sur le trône infernal qu'il faut admirer le modèle des époux. . . Nous espérons cependant que vous daignerez vous prêter à ux soins que nous prendrons de vous distraire.

P L U T O N .

J'y suis sensible.

(Ici les sujets de Pluton exécutent des danses infernales de divers caractères. Un grand bruit se fait entendre... On distingue ces cris: Voici Belphegor!... voici Belphegor!

P L U T O N .

Que m'annonce ce tumulte?

C A R O N .

L'arrivée de Belphegor, qui vient de remplir sur la terre la mission dont vous l'aviez chargé.

La tête du Diable.

B

SCÈNE III.

LES PRÉSIDENTS, BELPHÉGOR.

PLUTON.

Eh bien, Belphégor, votre zèle a-t-il répondu à mes intentions ?

BELPHÉGOR.

Seigneur, le succès a surpassé mon espérance ; mais j'aurais tort de m'en attribuer la gloire. Il m'a fallu peu d'efforts pour bien remplir ma mission... Dans tous les pays, à tous les âges, dans tous les états, j'ai trouvé les mortels tout disposés à se donner au diable. Je les ai pris au mot, et j'ai assuré à votre empire un fond de recrues, qu'il sera facile d'augmenter de génération en génération.

PLUTON.

Qu'as-tu observé de nouveau sur la terre ?

BELPHÉGOR.

Rien... Les amans se trahissent, les époux se disputent, les pauvres se plaignent, les riches s'en moquent ; on rit, on chante, on pleure, on danse, on se bat, on se tue : c'est toujours le même train.

PLUTON.

Et toujours au profit de mes états.

BELPHÉGOR.

Je suis pourtant assez heureux pour pouvoir présenter à votre majesté deux prodiges.

PLUTON.

Deux prodiges ! quels sont-ils ?

BELPHÉGOR.

D'abord, une veuve inconsolable.

PLUTON.

C'est une huitième merveille.

BELPHÉGOR.

Ensuite, un veuf, qui, nouvel Orphée, a osé pénétrer dans ces lieux pour y revoir sa femme.

PLUTON.

C'est pour le moins aussi fort.

BELPHÉGOR.

Mais la douleur de ce dernier est la plus plaisante du monde.

PLUTON.

Faites paraître ces miraculeux personnages.

Les voici.

S C E N E I V .

LES PRÉCÉDENS, UN VEUF, UNE VEUVE.

PLUTON, *à la Veuve.*

Veuve inconsolable, vous regrettez donc bien votre époux ?

LA VEUVE.

Ah ! ne m'en parlez pas ; vous renouvellez mes douleurs... Un époux si bon, si doux, si complaisant ; jamais de jalousie... toujours des petits soins... Un époux enfin tel qu'on n'en voit plus !

PLUTON.

On l'avait sans doute fait exprès pour vous ?

LA VEUVE.

Aussi je l'ai rendu heureux !... heureux comme on ne l'est pas !... Le pauvre cher homme, il a dû avoir bien du chagrin de mourir !

PLUTON.

Je n'en doute point... Et vous, la perte de votre femme vous est donc aussi bien sensible ?

LE VEUF, *pattement.*

Oh ! vous ne vous en faites pas d'idée, seigneur Pluton. Ce qui m'arrive est la chose la plus singulière, la plus bizarre ! Imaginez vous que j'épousai ma femme sans l'aimer ; elle m'accepta sans me connaître : jusques-là il n'y a rien de bien étonnant. Pendant les premiers mois de notre mariage, nous vécumes comme des époux de deux ans, le plus froidement du monde !... Tout cela est assez dans l'ordre ; mais voici le curieux de l'histoire ; l'hymen, qui est ordinairement le tombeau de l'amour ; en devint pour nous le berceau, et tout à coup, comme si nous nous étions donné le mot, nous tombâmes épris l'un de l'autre.... Vous conviendrez que c'est assez plaisant. Nous nous aimions, mais nous nous aimions, c'était à mourir de rire !... Ma femme tombe malade ; me voilà hors de moi, absolument comme un fou... Les voisins en riaient aux éclats, et j'avoue que ma douleur dut leur paraître assez drôle !... Moi qui ne voyais que le péril de ma bien-aimée, soins, dépenses, fatigues, rien ne me coûtait ; mais une chose assez comique, c'est qu'un jour je me jetai à genoux au chevet de son lit, je la conjurai de vivre ; et elle choisit juste ce moment là pour faire tout le contraire !... Je défie qu'on trouve rien de plus original.

PLUTON.

La manière dont vous exprimez votre douleur, est encore plus originale que sa cause même.

LE VEUF.

Chacun a sa façon de s'affliger; c'est la mienne : mais au fond, je n'en suis pas moins au désespoir.

L'AVEUVE.

Et moi donc ?

PLUTON.

Vous venez sans doute, l'un et l'autre, me prier de rendre à vos vœux les deux objets de votre tendresse ?

L'AVEUVE.

Moi ! point du tout.

LE VEUF.

Ni moi.

L'AVEUVE.

J'ai voulu seulement m'assurer que mon pauvre mari est ici, et savoir s'il s'y trouve bien ?

LE VEUF.

Je venais offrir, s'il était nécessaire, de payer d'avance la pension de ma femme.

PLUTON.

Quelles intentions délicates et touchantes !... Pour vous récompenser de sentimens aussi généreux, je vous permets de voir les deux ombres qui vous sont si chères.

(A un signe de Pluton, le fond du théâtre s'ouvre, et l'on aperçoit une partie des Champs-Élysées... Groupes d'ombres. Tableaux gracieux et contrastans avec le reste de la scène.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, L'OMBRE de l'Épouse, L'OMBRE du Mari.

PLUTON.

Ombres chéries, et si regrettées, jouissez du bonheur de revoir un instant les êtres qui vous ont adorés sur la terre.

L'OMBRE de la Femme.

C'est mon mari !

L'OMBRE de l'Homme.

C'est ma femme !

PLUTON

L'un et l'autre n'ont pas craint de traverser le redoutable Styx, pour apprendre de vos nouvelles.

L' O M B R E de la Femme
Pourquoi viens-tu troubler mon repos ?

L' O M B R E de l'Homme.
N'es-tu pas contente de m'avoir tourmenté sur la terre ?

L E V E U F.
Quel accueil !

L A V E U V E.
L'ombre de mon mari est folle ! toi , qui m'aimais tant !

L E V E U F.
Moi , qui t'adorais !
L' O M B R E de l'Homme.

Fadaises !
L' O M B R E de la Femme.

Niaiseries !
L' O M B R E de l'Homme.

Je n'ai jamais été si heureux que depuis le jour où la mort m'a séparé de toi.

L' O M B R E de la Femme.
Je n'ai connu de véritable enfer que mon ménage ! cet enfer-ci est un paradis !

L E V E U F , à sa femme.
Ah ! que je regrette l'argent que j'ai dépensé pour te faire des funérailles magnifiques.

L A V E U V E , à son mari.
Ah ! que je me félicite d'avoir été économe pour ton convoi !

P L U T O N.
Sont-ce là toutes les douceurs que vous avez à vous dire ?.. Je vois qu'il est tems de terminer cette conversation conjugale... (aux deux Ombres.) Retournez dans les Champs-Elysées.

Les deux O M B R E S.
Ah ! tant mieux ! (elles rentrent en faisant aux deux vivans des gestes de dédain.)

S C E N E V I.

LES PRÉCÉDENS, excepté les deux O M B R E S.

P L U T O N.
Vous voyez que votre douleur était en pure perte.

L A V E U V E.
Heureusement qu'au fond je n'ai pas fait grande dépense de chagrin.

LE VEUF.

Ma douleur est d'une nature assez réjouissante !

PLUTON.

Je vous permets de repasser le fleuve Infernal ; mais, si vous m'en croyez, vous saisirez cette occasion d'unir vos deux veuvages ; vous achèverez de vous consoler ensemble.

LE VEUF.

L'idée est assez plaisante !... Ma foi, qu'en dites-vous ?

LA VEUVE.

Nous causerons de cela en route.

PLUTON.

Caron, transportez-les de l'autre côté du Styx.

CARON.

Qui me paiera mon droit de passage ?

LE VEUF.

Tenez, j'ai juste de quoi payer le mien.

CARON, à la veuve.

Et vous !

LA VEUVE.

Je n'ai pas d'argent... les femmes n'en portent jamais !

CARON.

Mauvaise habitude.

LA VEUVE.

Vous êtes sûr de me revoir un jour ; je paierai double en repassant.

CARON.

Je ne fais point de crédit.

LA VEUVE.

Faudra-t-il donc que je sois morte toute vivante ?

LE VEUF.

Et moi, veuf de vous, sans vous avoir épousée ?

PLUTON.

Caron, je répons de sa dette.

CARON.

Il suffit.

LA VEUVE.

Grand merci, seigneur Pluton. Pour vous prouver ma reconnaissance, je vous donne ma parole d'honneur, si j'épouse monsieur, de vous l'envoyer le plutôt possible.

LE VEUF.

Bien obligé ; j'y mettrai bon ordre.

(*Le veuf et la veuve sortent, accompagnés de Caron.*)

SCÈNE VII.

PLUTON, BELPHÉGOR, Diabes.

PLUTON.

Belphégor, je suis content du zèle et de la promptitude avec lesquels tu as rempli la mission que je t'avais confiée. Je veux te témoigner ma satisfaction; choisis ta récompense.

BELPHÉGOR.

Permettez-moi donc, maître des enfers, de retourner encore sur la terre; c'est la grâce que j'ose implorer de votre sombre majesté.

PLUTON.

Quels motifs si pressans te font désister de quitter de nouveau mon empire, où ma faveur t'assigne un rang glorieux ?

BELPHÉGOR.

Je veux protéger un mortel qui mérite toute notre bienveillance... C'est un Pacha, sot et méchant : il a droit à la protection infernale. Il aime avec fureur un jeune Français nouvellement arrivé dans son sérail... Cette belle esclave, dont le cœur est épris d'un certain Florestan, ne reçoit qu'avec dédain les hommages du Pacha... ses refus, ses mépris réitérés, ont pour ainsi dire aliéné l'esprit de ce pauvre Pacha, et je trouve digne de moi de voler à son secours; non pas que son bonheur m'intéresse infiniment, mais ce serait vraiment un tour diabolique, que d'unir cette jeune et belle personne à ce vieux et ridicule Pacha. Je serais sûr par là de faire donner au diable trois personnes de plus : Le Pacha, la belle, et son amant.

PLUTON.

Ton idée me sourit, et dès demain tu partiras.

BELPHÉGOR.

Demain, seigneur, il ne serait plus tems ! je crains que sa démençe ne se change en fureur, que sa victime ne lui échappe, ou que lui-même ne s'en prive en l'immolant... Voyez si je puis trop me hâter.

(Le fond du théâtre s'ouvre et offre un tableau, dans lequel on voit un palais où sont rassemblées les odalisques. Le Pacha jette le mouchoir à Bélinda, qui aussitôt le rejette avec dédain à l'eunuche qui l'accompagne. Le Pacha furieux, tire son poignard, et va pour en percer Bélinda. Tableau.)

PLUTON.

Vas, ne perds point de tems, et retiens sa fureur.

(Le tonnerre gronde, un bruit épouvantable se fait entendre. Les diables forment des groupes. Belphégor s'élançe sur une chauve-souris enflammée, perce la voute et disparaît.)

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

Le théâtre représente une partie du sérail.

S C E N E P R E M I E R E.

(La terre tremble et s'entr'ouvre ; Belphégor en sort , escorté de huit diables.)

B E L P H É G O R.

Mes amis, c'est sur le théâtre même où va se signaler votre adresse diabolique, que Belphégor a voulu vous faire part de ses projets. Réjouissez-vous, il s'agit de faire du mal ; il faut persécuter des innocens, protéger des méchans et des sots. Pouvais-je vous faire partager une mission plus digne de vous et de moi ? Le Pacha, maître de ces lieux, a des droits à notre bienveillance ! bêtise et méchanceté ; tels sont ses titres ; c'est un vrai client du diable : il doit réussir. Il tient en son pouvoir, une beauté qu'adore un jeune et brave Français. Si ces deux amans étaient unis, ils jouiraient du sort le plus doux ; et l'aspect de deux mortels heureux est pour nous, vous le savez, le plus cruel des tourmens ! . . . Opposons-nous à leur félicité. Que le Pacha triomphe, et la douleur de l'amante, le désespoir de l'amant, le trouble, les cris, les larmes, formeront un spectacle bien doux à nos yeux ! (*ici les diables témoignent par leurs gestes le plaisir qu'ils se promettent*) Je vous ai déjà dit que Florestan, l'amant de Bélinde, était français, et nous avons une vieille rancune contre ce peuple, à qui l'on se permet de donner quelquefois notre nom. Dans mes voyages terrestres, j'ai souvent entendu dire : *les Français sont des diables !* nous verrons si un de ces diables de contrebande pourra lutter contre des diables véritables ! Répandez-vous dans le sérail, semez le trouble et la confusion ; il est habité par des femmes, mettez-leur le diable au corps. Enfin, à vous huit, faites au moins le diable à quatre, et surtout tenez-vous prêts au premier signal ?) (*ils sortent par diverses issues.*)

SCÈNE II.

RAZEM, CHAPOUR, ils entrent en se disputant.

RAZEM.

Mais, non.

CHAPOUR.

Mais, si.

RAZEM.

Vous vous trompez.

CHAPOUR.

Vous avez tort.

RAZEM.

Quand on vous dit...

CHAPOUR.

Tout au contraire.

RAZEM.

Quelle obstination!

CHAPOUR.

Ah ! l'entêté !

RAZEM.

Entêté, vous-même ; vous êtes un fou.

CHAPOUR.

Fou vous-même. Ne m'échauffez pas les oreilles !

RAZEM.

Vous ne savez pas à qui vous avez affaire !

CHAPOUR.

Je vous ferai voir de quel bois je me chauffe !

RAZEM.

Regardez-moi en face, seulement.

CHAPOUR.

Approchez donc pour voir.

RAZEM.

Ah ! mais, c'est que...

CHAPOUR.

Eh bien, et puis après ?...

(Tous en se disputant, ils s'approchent de manière que leurs mentons se touchent. Ils partent d'un grand éclat de rire.)

RAZEM.

Sommes-nous assez débiles ?

CHAPOUR.

Ah ça ! pourquoi nous disputons-nous ?

La tête du Diable.

C

R A Z E M.

Pour des choses qui ne nous intéressent pas.

C H A P O U R.

Que nous importe, après tout, que notre vieil imbécille de maître, épouse cette jeune folle, qui ne s'occupe qu'à nous faire enrager ?

R A Z E M.

Que sera-ce donc, quand elle se verra souveraine du sérail ?

C H A P O U R.

Je crois que notre meilleur parti est de chercher à lui plaire, par notre empressement à préparer la fête de son mariage avec le Pacha. C'est nous qu'on a chargés de ces soins magnifiques ; déployons toute la richesse de notre imagination.

R A Z E M.

Déployons-là... déployons-là...

C H A P O U R.

Il faut que la fête commence par.... par...

R A Z E M.

Oui, oui, je serais assez d'avis de la faire commencer par là. Et puis, on pourrait y ajouter, soit une chose, soit une autre.

C H A P O U R.

Ça ferait un assez bon effet... D'abord, le matin, un beau déjeuner chaud sur la rivière.

R A Z E M.

Bravo ! je suis pour le déjeuner.

C H A P O U R.

Et puis, à midi, un beau feu d'artifice !

R A Z E M.

C'est ça ; quel effet ça fera au soleil !... Et la nuit, une jolie partie de chasse !

C H A P O U R.

A merveille. J'espère que voilà une fête comme on n'en aura guère vu.

R A Z E M.

On nous a aussi recommandé de nous adresser au poète Almanzor pour un... un... Comment diable appelle-t-on ça... un épi... épi...

C H A P O U R.

Ah ! oui, je sais... épi... attendez donc, épître à l'âne.

R A Z E M.

C'est à peu près ça ; je l'ai sur le petit bout de la langue... Ah ! j'y suis : un épithalame.

CH A P O U R.

A quoi bon nous adresser à ce poète ? nous ferons cela nous même.

R A Z E M.

Nous ferons l'épithalame... et comment ?

CH A P O U R.

En velours cramoisi avec des franges d'or.

R A Z E M.

Ça sera un coup d'œil magnifique.

CH A P O U R.

Si le Pacha n'est pas content...

R A Z E M.

Il faudra qu'il soit bien difficile ; il est bien heureux de trouver d'habiles gens comme nous qui se donnent la peine d'avoir de l'esprit pour lui.

CH A P O U R.

Et cependant il est Pacha, et nous ne sommes qu'eunuques.

R A Z E M.

Hélas ! oui , il est Pacha à trois queues.

CH A P O U R.

Tandis que nous... ah ! mon cher Razem.

R A Z E M.

Ah ! mon pauvre Chapour.

CH A P O U R.

Le vilain grade que celui d'eunuque.

R A Z E M.

Encore si l'on pouvait donner sa démission.

CH A P O U R.

Mais, non. (*il chante.*) Quand on est mort c'est pour longtemps.

R A Z E M.

Être toujours en butte à la haine et au mépris des femmes.

CH A P O U R.

Jusqu'aux vieilles qui nous détestent ; je vous demande ce que cela leur fait.

R A Z E M.

C'est qu'elles ont de la mémoire.

CH A P O U R.

Cette vieille Caraxa, par exemple, que le Pacha a spécialement chargée de veiller sur Bélinda, chaque fois qu'elle me rencontre, c'est une grimace ou une injure... elle m'appelle vieil inutile, comme si elle était encore bonne à quelque chose ; il y a des instans où je voudrais que le jeune français, qui rode autour du sérail, trompât sa vigilance pour la voir châtier de la bonne manière.

R A Z E M.

Mahomet nous en garde ! c'est que nous aurions notre part du gâteau. Il vaut encore mieux être eunuque qu'empalé.

C H A P O U R.

On le dit entreprenant et intrépide, ce jeune français, et je crains...

R A Z E M.

Pour moi, je ne crains rien.

C H A P O U R.

Ce n'est pas que je ne sois aussi très-brave.

R A Z E M.

Jè ne me souviens pas d'avoir eu peur.

C H A P O U R.

J'ai toujours fait trembler les autres. (*ici on entend une voix souterraine qui leur crie :*) MISÉRABLES PRENEZ GARDE à vous.

R A Z E M.

Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que cela ?

C H A P O U R.

Saint prophète, aie pitié de moi.

R A Z E M.

Mais je crois que vous tremblez.

C H A P O U R.

Mais c'est vous qui avez peur... finissez donc, ça se gagne.

R A Z E M.

Soyez intrépide comme moi.

(*Ici deux figures gigantesques sortent de terre, elles vomissent du feu par la bouche, par les yeux, par le nez, par les oreilles.*)

C H A P O U R.

Ah ! c'est fait de moi.

R A Z E M.

Je suis mort. (*ils se sauvent l'un et l'autre en jetant des cris d'effroi.*)

SCÈNE III.

FLORESTAN, sous l'habit noir.

Enfin je suis parvenu à m'introduire dans ce maudit sé-
rail... Ma foi, ça n'a pas été sans peine, et si je ne m'étais
avisé d'endosser ce costume majestueux, j'aurais pu passer ma
vie à mesurer les murs de la prison de celle que j'adore, et
cette occupation n'eût pas laissé que d'être fort agréable pour
un amant aussi ardent que moi... Enfin m'y voici. Que faire à

présent comment parvenir jusqu'à Belinde, je n'en sais rien... j'aurais du peut-être songer à tous ces obstacles avant d'entrer ici, mais, ma foi, quand on est français, militaire et amoureux, il est bien permis d'être un peu étourdi... Je tombe de fatigue et de sommeil, depuis trois jours et trois nuits, toujours aux aguets, je n'ai pas pris un seul instant de repos. (*Ici Morphée traverse le théâtre sur un nuage, il plane au-dessus de Florestan et secoue un bouquet de pavots.*) Quel engourdissement s'empare de tous mes sens... mes paupières s'appesantissent. Quoi! si près de mon amante, je pourrais... C'est en vain que je résiste... et les dangers qui m'entourent... je cède, je succombe. (*il tombe endormi au pied de l'arbre.*)

S C E N E I V.

(La cime de l'arbre se décompose et forme un petit temple, dont les colonnes sont entourées de guirlandes. L'Amour est dans le temple, son flambeau à la main; l'arbre rentre en terre, et le temple descend au niveau du théâtre. A un signal de l'Amour, six buissons fleuris qui bordent la scène se changent en six autels où brûlent des parfums. Six amours sont appuyés sur ces autels, qu'ils quittent pour aller se grouper autour de leur petit souverain.)

L' A M O U R.

Mes amis, je vous ai déjà fait connaître l'intérêt que je prends à ce jeune français. Jurez que vous m'aideres à le protéger. (*Les petits amours prêtent le serment.*) Commençons par le dépouiller de ce costume qui effraie les amours. (*Ils ôtent à Florestan son vêtement turc.*) qu'il reste sous celui de chevalier français. C'est l'habit de victoire auprès de la beauté comme au champ d'honneur.

L'amante de Florestan est prisonnière dans ces lieux; mais ils doivent l'un et l'autre acheter leur bonheur par quelques épreuves.

Allez dresser mes autels dans les diverses parties de ce sérail, où depuis si long-temps, mon culte est avili ou méconnu; et faites respecter partout l'empire de l'Amour.

(L'Amour, à la tête de sa petite troupe, commande quelques évolutions galantes. Tous les amours avec leurs autels forment une seule chaîne et sortent sur les pas de leur roi.)

S C E N E V.

Ière. O D A L I S Q U E, IRe. O D A L I S Q U E.

P R É M I È R E.

Eh bien, c'est donc aujourd'hui que Belinde triomphe.

DEUXIÈME.

Oui, de notre égale, elle va devenir notre souveraine.

PREMIÈRE.

Que j'envie son sort ?

DEUXIÈME.

Vous aimez donc le Pacha.

PREMIÈRE.

Moi, si donc ! est-ce qu'on peut aimer l'homme dont on est l'esclave ?

DEUXIÈME.

Vous avez bien raison.

PREMIÈRE.

Quand il serait jeune et beau, le seul titre de maître suffirait pour le rendre odieux. Jugez quel effet il doit produire sur un vieillard laid et ridicule.

DEUXIÈME.

Qui vous rend donc jalouse du destin de Belinde.

PREMIÈRE.

Une femme est-elle jamais insensible au plaisir de commander ?

DEUXIÈME.

Non, sans doute ; et la soif de ce plaisir devient plus ardente, quand il est le seul auquel nous soyons réduites.

PREMIÈRE.

Notre existence est-elle assez ennuyeuse ?

DEUXIÈME.

Ne voir jamais qu'un vieillard qui est notre tyran.

PREMIÈRE.

Toujours entourées de vieilles femmes qui sont nos bourreaux. Et tourmentées par d'autres êtres qui ne sont ni hommes, ni femmes.

PREMIÈRE.

Que ne donnerais-je pas pour voir un instant un jeune et beau cavalier.

DEUXIÈME.

Semblable au portrait qu'on a surpris dans les mains de Belinde... Je l'ai vu ! ah ! qu'il était bien ce jeune français.

PREMIÈRE.

Pour un tel amant, je donnerais tout les Pachas du monde.

DEUXIÈME.

Ciel ! que vois-je ?

PREMIÈRE.

D'où naît votre surprise ?

DEUXIÈME.

Un homme endormi.

P R E M I È R E.

Est-il possible !

D E U X I È M E.

Mais je ne me trompe pas, c'est l'original du portrait de Belinde...

P R E M I È R E.

Le portrait n'est pas flatté... Mais comment a-t-il pu pénétrer jusqu'ici...

D E U X I È M E.

Et s'y endormir ! l'imprudent ! à quels dangers il s'expose.

P R E M I È R E.

Il faut l'éveiller... (*Elles l'éveillent.*)

F L O R E S T A N.

Où suis-je ? Oh dieux ! dans le sérail, et sous mon costume ordinaire.... qui a pu me dépouiller pendant mon sommeil... et sans me donner la mort ou des fera. Mais qu'aperçois-je ? quels objets charmans...

D E U X I È M E.

Il me trouve charmante.

P R E M I È R E.

Ses yeux me fixent avec un plaisir.

F L O R E S T A N.

Sylphides, Nymphes ou Déesses, qui êtes vous ?

D E U X I È M E.

Vous nous faites trop d'honneur... Nous ne sommes que de simples mortelles ; c'est nous qui vous avons éveillé.

P R E M I È R E.

Si l'on vous eut surpris dans ces lieux, une mort cruelle...

D E U X I È M E.

Et c'est été bien dommage.

P R E M I È R E.

N'est-il pas vrai.

F L O R E S T A N.

Ah ! croyez que mon cœur.

D E U X I È M E.

Vous me trouvez donc aimable.

F L O R E S T A N.

Charmante.

P R E M I È R E.

Et moi...

F L O R E S T A N.

Délicieuse.

P R E M I È R E.

Et vous m'aimez ?

F L O R E S T A N.

Beaucoup.

DEUXIÈME.

Et moi.

FLORESTAN.

Et vous aussi.

PREMIÈRE et DEUXIÈME.

D'amour?

FLORESTAN.

Voudrais-je vous tromper, femmes intéressantes, mon cœur n'est plus à moi.

PREMIÈRE et DEUXIÈME.

Hélas !

FLORESTAN.

Et Belinde, que vous connaissez sans doute...

PREMIÈRE.

Oui, nous la connaissons, elle va épouser le Pacha notre maître.

FLORESTAN.

Je mourrai ou je l'arracherai de ses mains. Vous êtes femmes, vous êtes belles, vous devez être sensibles, vous me seconderez.

DEUXIÈME.

Sans doute, nous allons nous exposer à une punition cruelle....

PREMIÈRE.

A la mort peut-être.

DEUXIÈME.

Et cela, pour vous mettre dans les bras d'une autre.

PREMIÈRE.

Trouvez donc une femme capable d'un tel effort.

DEUXIÈME.

C'est tout ce que l'on ferait pour son propre compte.

FLORESTAN.

A défaut d'amour, je vous offre l'amitié la plus tendre, la reconnaissance la plus vive. Ne me punissez pas d'une fidélité qui doit au contraire vous intéresser en ma faveur. Si l'une de vous deux avait reçu mes sermens, devrais-je les trahir.

PREMIÈRE.

Qu'il a bien l'art de persuader.

DEUXIÈME.

Il m'attendrait malgré moi...

PREMIÈRE.

Votre constance m'étonne; vous êtes français, et ce peuple, m'a-t-on dit, se fait une gloire d'être infidèle et volage.

FLORESTAN.

On vous a trompée, vous le voyez par mon exemple. Le français croit que toutes les belles ont des droits à ses hommages ; mais il sait payer aussi un tribut au véritable amour ; et la devise d'un vrai français, fut toujours : *Les yeux à toutes, le cœur à une.*

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, RAZEM, CHAPOUR.

RAZEM.

Divin prophète, que vois-je ?

CHAPOUR.

Un étranger avec deux Odalisques !

RAZEM.

Cachons-nous et ne perdons pas un mot.

(ils se cachent derrière des buissons.)

FLORESTAN.

Aidez-moi à délivrer Belinde, et je vous promets de vous arracher à l'esclavage.

PREMIERE.

Et vous nous emmènerez avec vous.

FLORESTAN.

Oui.

DEUXIEME.

En France.

FLORESTAN.

Je vous le jure ; et là, vous trouverez chacune un amant digne de vous.

PREMIERE.

Jeune et aimable comme vous,

FLORESTAN.

Cent fois mieux.

DEUXIEME.

Qu'il vous ressemble, seulement, et nous sommes contentes.

RAZEM.

Par Mahomet, c'en est trop.

CHAPOUR.

Tremblez... Hola ! gardes, à nous !

(Les gardes du sérail paraissent dans le fond, ils s'avancent pour s'emparer de Florestan et des deux Odalisques ; soudain une grande grille sort de terre et s'oppose à leur passage. Florestan et les deux femmes s'échappent. Les deux buissons, derrière lesquels sont les deux eunuques, se changent en deux cages de fer. Des amours les traînent autour du théâtre. Cris et contorsions des deux eunuques.)

La tête du Diable.

D

SCÈNE VII.

Le théâtre change et représente un salon du palais du Pacha.

BÉLINDE, CARAXA.

CARAXA.

En vérité, Belinde, je ne vous conçois pas; vous allez devenir souveraine du sérail, et vous êtes insensible à tant de gloire et de plaisir... Ah ! si j'étais à votre place.

BÉLINDE.

Que n'y es-tu, ma pauvre Caraxa.

CARAXA.

Que n'y es-tu ! que n'y es-tu ! c'est bien facile à dire... Il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. Depuis cinquante ans j'habite ce sérail... j'ai été jeune telle que vous me voyez, j'ai été jolie sans que cela paraisse, eh bien, jamais le Pacha n'a laissé tomber de mon côté ni un regard, ni un mouchoir. Patience, me disais-je à quinze ans, peut-être que le pacha n'aime que les filles faites, et je me dépêchai de grandir et de me former. Soins inutiles ! j'avais une taille de Nympe; j'aurais tenu là-dedans... Je pensai qu'apparemment le Pacha aimait l'embompoint; et je me hâtai d'engraisser... Peine perdue !... il faut, me dis-je alors, qu'il ait un goût particulier, et qu'il préfère les femmes mures... Hélas ! je n'ai mûri que trop vite, et sans avoir jamais pu rencontrer le goût du Pacha. Vous conviendrez que c'est jouer de guignon.

BÉLINDE, riant.

En vérité, je te plains de tout mon cœur.

CARAXA.

Vous avez une compassion bien gaie. Je ne vois pourtant rien de bien plaisant dans mon histoire.

BÉLINDE.

Console-toi, Mahomet te mettra au nombre de ses houris, tu pourras te dédommager.

CARAXA.

Ma foi, je n'ai plus que cet espoir là... Mais vous, à peine êtes-vous entrée au sérail que le Pacha veut vous élever à un rang qui comblerait les vœux de toutes vos compagnes. Vous ne sentez pas tout votre bonheur.

BÉLINDE.

Non, je t'assure...

CARAXA.

Vous ne laissez éclater que de l'horreur et du mépris pour celui qui met à vos pieds ses trésors et sa puissance...

B E L I N D E :

Tu appelles cela du bonheur... J'allais joindre mon amant chéri qui devait être bientôt mon époux, lorsque le traître qui commandait notre vaisseau, au lieu de me conduire en France, ma patrie, me livra à ce riche et vieux Pacha, qui ne rougit point de profiter de cette infame perfidie. Je parvins à faire savoir à Florestan ma funeste aventure. Il vole en ces lieux, offre pour ma rançon vingt fois le prix qu'on m'a vendue, le Pacha refuse et me fait d'honneur de me dire qu'il m'estime plus que tous les trésors. Mes dédains irritent son amour. Enfin il ne tient qu'à moi de disposer en maîtresse absolue de son pouvoir et de ses richesses; mais je les foule aux pieds, et quand le Pacha serait aussi jeune, aussi aimable qu'il est vieux et laid, rien ne pourrait me faire oublier Florestan.

C A R A X A.

Qu'espérez-vous ?

B E L I N D E :

Que cet amant courageux et fidèle saura me délivrer de cette horrible prison.

C A R A X A.

Vous appelez le sérail une prison... un séjour charmant où tout le monde est à vos ordres.

B E L I N D E :

Excepté le portier.

C A R A X A.

Où vous n'avez rien à faire que boire, manger et dormir...

B E L I N D E :

J'ai perdu le sommeil et l'appétit.

C A R A X A.

Et vous parer des plus riches habillemens.

B E L I N D E :

Me parer, et pour qui ? je ne veux plaire qu'à Florestan.

C A R A X A.

Vous pouvez parcourir des jardins immenses et délicieux. Il me semble que vous êtes assez libre.

B E L I N D E :

Oui, comme un oiseau est libre de se promener dans sa volière.

C A R A X A.

L'oiseau chante et se soumet à son sort.

B E L I N D E :

Je suis comme lui, je chante et je m'égaie, en attendant l'occasion de m'échapper.

C A R A X A.

A moins de vous envoler, je vous en défie.

B E L I N D E.

Nous verrons.

C A R A X A.

Nous verrons... Tenez, si vous aimez Florestan, ne l'exposez pas à une mort qu'il ne peut éviter s'il fait la moindre tentative pour vous enlever de ces lieux... otez lui plutôt tout espoir en épousant le Pacha.

B E L I N D E,

Il n'en mourrait pas moins, et j'en serais plus coupable et plus malheureuse.

S C E N E V I I I.

BELINDE, CARAXA, PREMIÈRE et DEUXIÈME
ODALISQUE.

P R E M I È R E.

Belinde, Belinde, nous vous cherchons partout.

D E U X I È M E.

Il est ici.

B E L I N D E.

Qui ?

P R E M I È R E.

Votre amant.

D E U X I È M E.

Florestan.

B E L I N D E.

O ciel ! est-il possible.

P R E M I È R E.

Il veut vous enlever.

D E U X I È M E.

Ils nous enlèvera aussi.

C A R A X A.

Quel enlèveur !

P R E M I È R E.

-Il t'enlèvera aussi, toi.

C A R A X A.

Ne les écoutez pas, vous voyez bien que ce sont deux folles... je vais aller trouver le Pacha et lui tout déclarer.

P R E M I È R E.

Si tu dis un mot, nous soutiendrons que c'est toi qui as favorisé son entrée dans le sérail.

C A R A X A.

Celui-là serait fort... c'est qu'elles le feraient comme elles le disent... oh ! les méchantes créatures.

BELINDE.

Je tremble pour les jours de Florestan.

DEUXIÈME.

Ne craignez rien , nous l'avons mis en sûreté.

BELINDE.

Chères amies, que de reconnaissance.

CARAKA.

Le ciel soit beni... j'aperçois le Pacha... Oh ça , Belinde, n'allez pas vous moquer de lui , comme vous faites toujours.

BELINDE.

Pourquoi pas ? s'il est aussi ridicule qu'à l'ordinaire...

CARAKA.

Ah ! ces françaises, ces françaises , on ne peut jamais leur faire entendre raison...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE PACHA, Gardes.

LE PACHA.

Restez donc là vous autres... vous allez comme des ahuris... est-ce que j'ai besoin de vous avoir à mes côtés quand je veux causer avec ma favorite. (*il avance.*) Que tout le monde se réjouisse... Oh ! ça voulez vous bien vous réjouir tout à l'heure. Et vous, Belinde, rendez grace au ciel qui m'a infusé dans le cœur une si forte dose d'amour pour vous. Au premier aspect vous m'avez charmé... aussi le coquin de capitaine à bien su profiter de l'impression que vous faisiez sur moi pour me tenir la dragée haute. Ce n'est pas pour vous le reprocher , Belinde, mais je vous ai achetée terriblement cher , et j'ai calculé ce matin que pour le prix que vous m'avez coûté , j'aurais eu trois femmes et demie.

BELINDE.

Je suis au désespoir de vous avoir fait faire une si mauvaise affaire.

LE PACHA.

Il ne tient qu'à vous que je ne regrette pas mes sequins , montrez vous reconnaissante de mes bontés. Je pouvais vous confondre dans la foule de mes femmes que je n'honore pas souvent de mes caresses.

CARAKA.

Il a ses raisons pour cela.

LE PACHA.

L'orgueil me disait que je me manquais à moi-même et à mes trois queues en élevant une esclave au rang de ma légitime épouse. Après bien des si... des mais... des car... et des pourquoi... l'amour l'a emporté , et vous allez partager mon rang qui , je crois , est assez flatteur.

B E L I N D E.

Je n'ai pas d'ambition.

L E P A C H A.

J'espère que vous ne pensez plus à ce chevalier français qui a voulu vous racheter. Appréciez la différence du sort dont vous allez jouir avec celui qu'il vous offrait. Vous n'auriez été qu'une simple chevalière, et vous allez être une puissante *pachate*.

B E L I N D E.

Je vous l'ai dit et je vous le répète, j'aimerais mieux une chaumière avec Florestan qu'un empire avec un autre !

L E P A C H A.

Est-ce là de l'entêtement. (*à Caraxa.*) Caraxa, c'est donc ainsi que vous préparez son cœur à recevoir mes bienfaits.

C A R A X A.

Seigneur, je vous assure que tous mes soins...

L E P A C H A.

Taisez vous... si je ne la trouve pas mieux disposée, c'est à vous que je m'en prendrai.

C A R A X A.

Mais puisqu'à chaque instant.

L E P A C H A.

Paix... je me vengerai sur vous de toutes ses rigueurs.

C A R A X A.

Le tour est nouveau... voilà bien de la justice de Pacha... jamais il ne m'a parlé si long-tems que cela... Belinda, rendez-vous, quand ce ne serait que par pitié pour moi.

S C E N E X.

L E S P R É C É D E N S , R A Z E M , C H A P O U R.

R A Z E M.

Ah ! seigneur, nous vous trouvons enfin.

C H A P O U R.

Nous avons des prodiges à vous raconter.

R A Z E M.

Nous sommes encore tremblans de frayeur.

L E P A C H A.

Eh ! pourquoi ?

C H A P O U R.

Devinez.

L E P A C H A.

L'imbécille, est-ce qu'un Pacha est fait pour deviner quelque chose.

R A Z E M.

Je vous le donne en mille.

L E P A C H A.

Ne me le donne qu'en un... parle.

C H A P O U R.

Nous avons trouvé ces deux Odalisques avec... ah ! c'est une horreur.

L E P A C H A.

Avec un portrait.

R A Z E M.

Oh ! bien pis qu'un portrait... avec un homme.

L E P A C H A.

Par l'Alcoran , un homme dans mon sérail.

C A R A K A , *à part.*

Il y fera un beau ravage.

L E P A C H A.

Qu'on l'empale.

C H A P O U R.

Dites donc qu'on l'attrappe.

L E P A C H A.

Vous l'avez laissé échapper... malheur à vous.

R A Z E M.

Seigneur , écoutez nous.

L E P A C H A.

J'ai bien autre chose à faire.

R A Z E M.

Cet homme n'est autre que ce Florestan qui a voulu racheter Belinde : il complotait avec ces deux traîtresses de l'enlever et de la conduire en France ; elles lui ont promis de le seconder , à condition qu'elles le suivraient.

L E P A C H A.

Oh ! oh ! m'enlève trois femmes à la fois ; on croit donc que j'en ai de trop.

C H A P O U R.

Cachés derrière des buissons , nous entendions tout le complot , nous appelons vos gardes ; mais je ne sais quel serurier infernal a posé tout-à-coup une grille entr'eux et les coupables.

R A Z E M.

Et nous-mêmes nous nous sommes trouvés enfermés dans des cages de fer comme les ours et les tigres de votre ménagerie.

C H A P O U R.

Une foule de petits postillons bien habillés , quoique presque tout nus , nous ont promenés dans le jardin ; et puis se sont envolés en se moquant de nous.

R A Z E M.

Nous sommes parvenus à forcer les portières de nos voitures, et nous voici.

L E P A C H A.

Vous êtes fous tous les deux.

C H A P O U R.

Non, seigneur...

L E P A C H A.

Vous me prenez donc pour un sot.

R A Z E M.

Rien n'est plus vrai.

L E P A C H A.

Heim...

R A Z E M.

Rien n'est plus vrai que notre récit.

L E P A C H A.

Je commence à soupçonner qu'il pourrait bien y avoir de la magie là-dessous.

R A Z E M.

Ce Florestan est sans doute un sorcier.

C H A P O U R.

Cela ne m'étonnerait pas : il est français et militaire, ces gens-là sont accoutumés à faire des miracles.

L E P A C H A, *aux gardes.*

Emparez-vous d'abord de ces deux coupables.

B E L I N D E.

Pourquoi les punir ? c'est sur moi seule qu'il faut faire tomber votre vengeance.

L E P A C H A.

Comment ?

B E L I N D E.

Elles n'ont fait que soustraire mon amant à votre fureur ; mais c'est moi qui l'ai attiré dans ces lieux, c'est moi qui ai formé le projet de fuir un horrible esclavage, et un hymen plus horrible encore.

L E P A C H A.

C'en est trop, j'étouffe de colère, d'amour, de vengeance, de rage, de je ne sais quoi... Je suis hors des gonds. Conduisez cette rébelle dans la grande tour jusqu'à ce qu'elle soit soumise à mes volontés. Enfermez ailleurs ses deux complices, et courez à la poursuite de Florestan. Vous n'en répondez sur votre tête, sur la sienne, sur la mienne... Allez, que je ne vous revoie plus... revenez tout de suite... Malheur à lui, malheur à vous, malheur à moi, malheur à tout le monde. (*il tombe tout essoufflé sur un banc.*) Ouf, je n'en puis plus. (*Tout le monde sort.*)

SCENE XI.

LE PACHA

Suis-je assez malheureux ! j'ai acheté, vendu, reçu et donné bien des femmes dans ma vie ; il m'arrive d'être amoureux d'une seule, et c'est précisément celle-là que je trouve rebelle... Aussi pourquoi vais-je m'aviser d'aimer d'une manière ridicule... je veux aimer à la turque. Viens... caresse-moi... bon... c'est assez... va-t-en... Voilà comme j'ai appris à faire l'amour ; et cette petite française viendra mettre le trouble dans mon cœur, dans ma tête, dans mon palais ! d'après ce que m'ont dit Razem et Chapour, vous verrez qu'un malin génie protégera Belinde et Florestan, et que moi, je ne trouverai pas de protecteur.

(Après un grand coup de tonnerre, le soleil s'obscurcit, la scène devient sombre, toutes les trapes du théâtre s'ouvrent, Belpégor et les diables en sortent.)

SCENE XII.

LE PACHA, BELPÉGOR, Troupe de Diables.

LE PACHA, *effrayé.*

Oh ! quel tapage ! où suis-je ?

BELPÉGOR.

Ne crains rien, tu te plaignais de n'avoir point de protecteurs, et je viens t'en offrir de puissans.

LE PACHA.

Où sont-ils ? j'en ai plus besoin que jamais.

BELPÉGOR :

Tous ceux qui t'entourent sont tes amis.

LE PACHA.

Je n'ai pourtant pas le plaisir de les connaître. (*d part.*)
Quelle mine ils ont, mes amis !

BELPÉGOR.

Je sais qu'il ne manque à ton bonheur que le talent de te faire aimer.

LE PACHA.

C'est ça, tout juste... il devine, mon ami.

BELPÉGOR.

Je veux te donner le pouvoir de soumettre la femme que tu aimes.

La tête du Diable.

E

LE PACHA.

Je vous serai obligé... car il y a long-tems que j'ai perdu le secret de soumettre les femmes.

BELPHÉGOR,

Il faut l'acheter par quelques épreuves.

LE PACHA.

Aye, aye, aye... quelque diablerie; ménagez moi...

BELPHÉGOR.

Consens-tu à me suivre dans les entrailles de la terre ?

LE PACHA.

C'est peut-être un bien vilain endroit... comme je n'y suis jamais allé...

BELPHÉGOR.

Tu refuses.

LE PACHA.

Au contraire.

BELPHÉGOR.

Tu acceptes.

LE PACHA.

Non pas...

BELPHÉGOR.

Te moques tu de moi ?

LE PACHA.

Je m'en garderais bien... vous me paraissez trop aimable. (*à part.*) Il ne me laisse pas le tems de respirer. Comment seront mes ennemis, si ce sont là mes amis.

BELPHÉGOR,

Décide toi.

LE PACHA.

Permettez... comme je n'ai pas l'habitude de voyager seul, je serais bien aise d'être accompagné au moins par mes deux fidèles eunuques, Razem et Chapour.

BELPHÉGOR.

J'y consens.

LE PACHA.

Je vais les aller chercher.

BELPHÉGOR.

C'est inutile, ils vont tomber ici...

(A un geste de Belphegor, les deux eunuques tombent sur la scène par le moyen de deux trempains.)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, RAZEM, CHAPOUR.

RAZEM.

Ah ! quel saut !

CH A P O U R.

Où sommes nous ?

L E P A C H A.

Avec moi.

R A Z E M.

Ah ! seigneur ! quelle envie vous a pris de descendre à la cave . . .

C H A P O U R.

Et de nous faire sauter par le soupirail.

L E P A C H A.

Taisez-vous donc. Ne voyez-vous pas que nous sommes en société.

R A Z E M.

Elle est bien gaie.

L E P A C H A.

Ce sont mes protecteurs, à ce qu'ils disent.

C H A P O U R.

Cela se peut, mais ils n'ont pas des physionomies rassurantes.

B E L P H É G O R.

Nous allons voir si vous êtes des hommes . . .

R A Z E M.

Est-ce pour nous que monsieur dit cela.

B E L P H É G O R.

Si vous êtes des hommes de cœur.

C H A P O U R.

C'est qu'il est bon de s'expliquer.

(Ici le théâtre change et représente une caverne affreuse ; on apporte un autel infernal où brûle une flamme lugubre. Les diables se groupent et dansent autour. Les deux eunuques sont emprisonnés dans des cercles de feu ; des rochers qui bordent la scène on voit sortir des bras qui portent des torches allumées.)

L E P A C H A.

C'est ici votre appartement ? . . .

B E L P H É G O R.

Silence et respect.

C H A P O U R.

Oh ! la drôle d'illumination !

R A Z E M.

Pouvu qu'ils ne nous empruntent pas nos bras pour porter les lampions.

B E L P H É G O R.

Donne moi ton turban . . .

L E P A C H A.

Comment, il faut que je me décoiffe . . . mais je vais m'enrhumer . . . il fait humide ici

B E L P H É G O R.

Donne moi ton turban.

L E P A C H A .

Ne vous fâchez pas, le voici.

B E L P H É G O R .

Bon.

L E P A C H A .

Ayez en soin au moins, c'est un cachemire. (*Belphégor jette le turban dans le foyer de l'autel infernal.*) Y pensez vous? un turban qui me revient à deux cents sequins... il est sans gêne, mon ami.

B E L P H É G O R .

Cesse tes regrets et tes plaintes... je vais remplacer ton turban par une coëffure mille fois plus précieuse.

(Après une conjuration magique faite par Belphégor, le pied de l'autel infernal s'entr'ouvre, il en sort une tête de diable.)

La voici...

L E P A C H A .

Eh! mais, c'est une tête de diable... elle ressemble comme deux gouttes de lait à quelques-uns de ces messieurs...

B E L P H É G O R .

Cette tête diabolique suppléera à ce qui manque à la tienne.

L E P A C H A .

Je vous prie de croire qu'il ne manque rien du tout à ma tête, pas même des oreilles... tenez, tâtez mon crâne.

B E L P H É G O R .

Pourquoi faire ?

L E P A C H A .

Pour voir si je n'ai pas quelque protubérance.

B E L P H É G O R , lui tâtant le crâne.

Un incivil te dirait que tu as celle de la bêtise.

L E P A C H A .

Ah!

B E L P H É G O R .

Mais moi qui suis poli, je te dirai que tu as la protubérance de la bonhomie dégénérée.

B E L P H É G O R .

Cette coëffure te donnera le pouvoir de triompher de Belinde et de Florestan.

L E P A C H A .

En vérité? oh! je ne regrette plus mon turban : vous ne pouviez donc me donner l'une sans brûler l'autre?

B E L P H É G O R .

Non.

L E P A C H A .

Messieurs les diables ont donc le pouvoir de prêter ainsi quelques-uns de leurs membres à leurs amis?

B E L P H É G O R.

Oui, c'est un de nos privilèges, mais nous ne pouvons en user qu'en faveur de certains individus, de ceux qui te ressembleraient par exemple.

L E P A C H A.

Vous êtes bien honnête.

B E L P H É G O R.

Il n'y a pas encore long-tems qu'un de nos diables, trahissant son caractère et sa mission, s'avisait de prêter sa queue à deux tendres amans espagnols... Notre prince, pour le punir, l'a condamné à rester éternellement sans queue.

L E P A C H A.

Voyez vous ça, et si vous alliez rester éternellement sans tête...

B E L P H É G O R.

Rassure toi. Tu vois bien d'ailleurs que ce n'est pas ma tête que je t'ai prêtée. Je fais comme la plupart des hommes puissans, ce n'est jamais la mienne que je joue.

L E P A C H A.

J'entends, c'est celle de quelque pauvre diable; mais c'est égal, j'en aurai bien soin, je prendrai garde à ce qu'elle n'attrape point de bosses.

B E L P H É G O R.

Tu ne saurais trop veiller sur un talisman si précieux.

L E P A C H A

Je vais m'en coëffer. (*il se coëffe de la tête du diable.*) Comme ça me chausse. Elle doit bien m'aller. Qu'en dites vous, vous autres?...

C H A P O U R.

Vous êtes coëffé tout à fait à l'air de votre figure.

R A Z E M.

On ne sait laquelle de ces deux têtes est la vôtre.

L E P A C H A.

Ah! vous me flattez. Belinde et Florestan vont voir beau jeu. (Ici le flambeau de l'amour traverse les airs. Un coup de tam-tam se fait entendre; les diables effrayés se dispersent et fuient; le Pacha et les deux eunuques s'engloutissent.)

S C E N E X I V.

(Le théâtre change et représente une campagne. Au milieu de la scène est une grosse tour qui renferme Belinde. Elle est flanquée de deux tourelles où les deux Odalisques sont prisonnières.)

P R E M I È R E O D A L I S Q U E.

Quel sort est le nôtre?

D E U X I È M E.

Nous nous plaignions de notre esclavage au sérail...

t ivité dans laquelle nous gémissons est bien plus cruelle.

P R E M I È R E .

Nous sommes encore moins malheureuses que Belinde; elle est séparée de celui qu'elle aime, elle tremble pour les jours de Florestan comme pour les siens.

D E U X I È M E .

Et elle n'a pas même comme nous la consolation de pouvoir exhaler sa douleur.

P R E M I È R E .

J'entends du bruit ?

D E U X I È M E .

C'est ce maudit Pacha, avec ces vilains eunuques.

P R E M I È R E .

Ah ! quelle coëffure épouvantable.

S C E N E X V .

P R E M I È R E E T D E U X I È M E O D A L I S Q U E ,
L E P A C H A , R A Z E M , C H A P O U R .

R A Z E M .

Enfin nous voici au grand air.

C H A P O U R .

Je n'espérais plus revoir le soleil.

L E P A C H A .

Ma foi je ne regrette pas les fatigues du voyage, mes amis souterrains m'ont fait un trop joli cadeau, je suis déjà accoutumé à ma coëffure comme si je n'avais porté toute ma vie qu'une tête de diable... ça ne laissera pas que d'être fort commode. Quand j'aurai besoin de quelque diablerie, je pourrai les prendre sous mon bonnet. Ecoutez, vous autres, je ne sais si c'est la fatigue, le saisissement ou la joie, mais je puis à peine me traîner. Allez me chercher un palanquin, ou une chaise à porteur. Je ne suis pas fâché d'ailleurs de faire dans mon sérail une entrée triomphante. (*Les eunuques sortent.*)

S C E N E X V I .

L E S P R É C É D E N S , e x c e p t é l e s E U N U Q U E S .

L E P A C H A , *aperçoit les deux Odalisques.*

Ah ! ah ! voici mes deux conspiratrices. Eh bien, mes belles, comment vous trouvez-vous ? êtes vous aussi bien ici que sur la route de France ?

P R E M I È R E .

Il est bien digne de vous d'insulter au malheur.

D E U X I È M E .

Votre aspect est notre plus cruel supplice.

L E P A C H A ,

Vous n'êtes pas à la fin de vos peines. Bientôt je serai maître de votre chevalier ; je vous réunirai à lui pour me venger en bloc... ce casque m'est garant du succès... Comment le trouvez-vous ?

P R E M I È R E .

Il nous prouve que nous nous trompions en croyant que vous ne pouviez vous rendre plus hideux que vous n'étiez.

L E P A C H A .

Ah ! la malhonnête... Patience, je mettrai tout cela en ligne de compte. Otez-vous de ma présence.

(Les deux Odalisques rentrent dans l'intérieur des tourelles.)

S C E N E X V I I .

L E P A C H A , R A Z E M , C H A P O U R ,

avec une chaise à porteur.

R A Z E M .

Seigneur , nous voici à vos ordres.

L E P A C H A .

Eh ! pourquoi pas mon palanquin ?

C H A P O U R .

Nous avons craint que votre singulière coëffure n'effarouchât trop les femmes du sérail.

L E P A C H A .

C'est prudent.

(Le Pacha entre dans la chaise à porteur ; le flambeau de l'amour paraît derrière un buisson. Aussitôt le soleil s'obscurcit, il pleut, il grêle, le fond de la chaise s'écroule, le plafond s'enlève. Les pieds et la tête du Pacha passent en haut et en bas ; il fait ainsi le tour du théâtre en criant :)

Arrêtez donc , arrêtez donc , j'aime presque autant aller à pied.

S C E N E X V I I I .

(Le ciel s'éclaircit par degrés et brille de l'éclat le plus pur. L'Amour descend du ciel et pénètre dans la grande tour du milieu. A peine y est-il entré que l'on aperçoit dans les airs son flambeau qui précède et guide Florestan.)

F L O R E S T A N .

O lumière céleste ! toi qui guides les pas de l'amant le plus endre, conduis moi vers les lieux où gémit ma bien-aimée. e te suis avec confiance. Divin flambeau sois pour nous étoile du bonheur , et puisse le Dieu qui te dirige réunir ientôt deux cœurs qui lui sont dévoués!

(Dès que Florestan a cessé de parler, le flambeau de l'amour va frapper la tour du milieu, elle se décompose et représente un trône qu'occupe Belinde et l'Amour. Florestan vole aux pieds de son amante, les deux tourelles se métamorphosent en deux bosquets fleuris, où sont placés les deux Odalisques. Tableau. L'Amour donne un signal et tout le monde suit ses pas.)

SCENE XIX.

RAZEM, CHAPOUR.

RAZEM.

Ma foi, je ne voudrais pas que nous fussions à la place de ces deux femmes.

CHAPOUR.

Le Pacha est furieux contre elles... Il s'avance avec ses gardes, dieu sait le sort qu'il leur réserve.

RAZEM.

On va les tirer de ces deux tourelles... Oh ! quel prodige ! les tours sont envolées.

CHAPOUR.

Sommes-nous bien éveillés ?

RAZEM.

C'est bien ici que les trois tours étaient encore tout à l'heure.

CHAPOUR.

Escamoter des tours... quel drôle de tour !

RAZEM.

Pourvu qu'on n'aille pas nous accuser de les avoir volées.

CHAPOUR.

On nous fouillera si l'on veut.

RAZEM.

C'est joli au moins ce qu'on a mis à la place.

CHAPOUR.

Ce trône surtout.

RAZEM.

Comme le Pacha se carrera là dedans.

CHAPOUR.

Je gage que j'y ferais une figure superbe, moi.

RAZEM.

Et moi donc, laisse moi essayer...

CHAPOUR.

Non, non, moi le premier.

RAZEM.

Eh bien, ensemble... il est assez grand pour nous deux.

CHAPOUR.

Voyons.

R A Z E M.

C'est qu'on est à merveille.

C H A P O U R.

Nous avons l'air chacun de la moitié d'un Pacha.

S C E N E X X.

L E S P R É C É D E N S , L E P A C H A , Gardes.

L E P A C H A , *aux gardes.*

Entrez dans ces lieux et... ô ciel ! que vois-je ? elles ont disparu, et mes victimes sont échappées. (*aux eunuques.*) Que faites-vous là, misérables ?

R A Z E M.

Nous faisons les Pachas...

L E P A C H A.

Descendez, ou craignez ma fureur.

C H A P O U R.

Encore un petit moment.

R A Z E M.

On est si bien.

L E P A C H A.

La colère me suffoque... O mes protecteurs infernaux... faites que ces deux coquins prennent la place de mes fugitives, et que je me trouve sur les traces de ceux que je veux punir.

(Soudain le trône se reforme en tour. Une pluie de feu tombe dessus. Les eunuques jettent des cris, et l'on voit un grand diable qui emporte le Pacha.)

Fin du second Acte.

La tête du Diable.

F

A C T E I I I.

Le théâtre représente une campagne ; au milieu de la scène est une vieille mesure.

S C E N E P E M I E R E.

B E L I N D E , F L O R E S T A N .

F L O R E S T A N .

J E ne puis me défendre d'une certaine inquiétude, depuis que l'Amour, notre protecteur, nous a quittés.

B E L I N D E .

Ne soyons ni injustes, ni ingrats ; ces deux généreuses Odalisques avaient droit à sa bienveillance, et il s'est chargé de les conduire dans un séjour où elles goûteront le plaisir et le bonheur qu'elles n'ont point encore connus. Mais en nous quittant, il nous a promis de toujours veiller sur nous.

F L O R E S T A N .

Tâchons de gagner le bord de la mer, où nous ne pouvons manquer de trouver l'Esquif que j'ai eu soin d'y tenir prêt depuis si long-tems.

B E L I N D E .

Je suis accablée de fatigue et de besoin, et sans l'amour qui me soutient, et ta présence qui me fait tout oublier, il y a long-tems que j'y aurais succombé.

F L O R E S T A N .

O ma Belinde ! combien ce que tu souffres pour moi te rend plus chère à mes yeux !..... J'aperçois une mesure ; ses habitans ne doivent pas être fortunés : mais c'est souvent chez le pauvre qu'on trouve l'accueil le plus hospitalier.

(Florestan frappe à la vieille mesure.)

S C E N E I I .

L E S P R É C É D E N S , U N E V I E I L L E .

L A V I E I L L E , *en dedans.*

Qui frappe ?

F L O R E S T A N .

Des voyageurs qui ont besoin de rafraîchissement et de repos.

L A V I E I L L E , *en-dedans.*

On y va... (*elle sort.*) Pardon, excuse, mon bon monsieur et ma belle dame, si je vous ont fait attendre; mais j'étais à traire notre vache, et si vous aimez le bon lait chaud, vous ne pouviez venir plus à propos.

B E L I N D E .

Brave femme, votre accueil m'enchanté !

L A V I E I L L E .

Laissez donc, n'y a-t-il pas grand mérite à cela? être utile quand on le peut, c'est un devoir si doux à remplir !

F L O R E S T A N .

Que de gens s'en dispensent !

L A V I E I L L E .

Vous aurez avec cela une corbeille de fruits et du pain bis... pardon, excuse, si je vous recevons si mal; mais notre bon cœur est toute notre richesse !

F L O R E S T A N .

C'est un trésor précieux, et que la bénédiction du ciel fera fructifier.

L A V I E I L L E .

Entrez, entrez dans mesure .. elle n'est ni belle ni neuve, mais elle est propre, et j'y dormons tranquille. (*ils entrent dans la mesure.*)

S C E N E I I I .

CHAPOUR, RAZEM. *Ils voyent Belinde et Florestan entrer chez la vieille.*

C H A P O U R .

Ah ! les voici !

R A Z E M .

Le gibier est pris au gîte.

C H A P O U R .

Ils iront reprendre dans la tour la place que nous occupions tout-à-l'heure.

R A Z E M .

J'ai eu une terrible peur quand j'ai vu qu'il pleuvait du feu.

C H A P O U R .

Je suis comme toi, je crains la pluie.

R A Z E M .

Et la métamorphose de notre trône, et l'arrivée de ce diable qui a emporté le Pacha, tout cela a été l'ouvrage d'une pareille !... qu'il est heureux d'avoir ajouté une tête de diable à la sienne.

C H A P O U R .

Je n'aurais jamais cru que celui-là pût devenir sorcier.

R A Z E M .

Il ne faut s'étonner de rien : qui sait ce que nous deviendrons nous autres ?

C H A P O U R .

Bah ! nous resterons ce que nous sommes.

R A Z E M .

Ce n'est pas grand'chose.

C H A P O U R .

Il faut, plus que jamais, prendre garde d'irriter le Pacha contre nous : il a le diable dans sa manche ou plutôt sous son bonnet.

R A Z E M .

Mais il devrait-être arrivé !... nous ne le précédions que de quelques instans.

C H A P O U R .

Aurait-il changé de route ?

R A Z E M .

Allons chacun au-devant de lui, par un chemin différent ; nous ne pouvons manquer de le rencontrer, et nous lui annoncerons que sa proie ne peut lui échapper.

C H A P O U R .

C'est bien dit... je compte d'avance sur une bonne récompense ! (*ils sortent chacun d'un côté.*)

S C E N E I V .

FLORESTAN , BELINDE , LA VIEILLE .

L A V I E I L L E .

Une autre fois je serons peut-être en état de vous mieux recevoir.

F L O R E S T A N .

Avant de nous séparer, veuillez accepter cette faible preuve de notre reconnaissance.

(*il lui offre quelques pièces d'or.*)

L A V I E I L L E .

Nenni, dà ! gardez votre or ; ça m'ôterait tout le plaisir que j'ai eu.

B E L I N D E .

Prenez, je vous en prie.

L A V I E I L L E .

Non, non... je ne faisons jamais rien par intérêt !... Si je

prenions votre argent, je vous aurions vendu quelques rafraichissemens, et voilà tout... j'aimons mieux garder le souvenir d'avoir rendu un petit service à de braves gens comme vous.

F L O R E S T A N .

Puisque vous vous obstinez à refuser ce que je vous offre, puisse le ciel vous récompenser plus dignement !

B E L I N D E

Qu'il vous accorde des jours longs et fortunés !

(Soudain le flambeau de l'Amour vient frapper la mesure, qui se change en un pavillon aussi riche qu'élégant... Sur un transparent on lit ces mots : *A la pauvreté bienfaisante.* En même tems, la vieille se transforme en une jeune et jolie personne richement habillée.)

L' E X - V I E I L L E .

Quel prodige !... j'ai recouvré ma jeunesse !... et ma pauvre mesure est devenue un séjour magnifique !

B E L I N D E .

Nos vœux sont exaucés.

F L O R E S T A N .

Notre divin protecteur ne pouvait nous donner une preuve plus touchante de sa bienveillance.

L' E X - V I E I L L E .

Quel changement subit s'est opéré dans tout mon être ?... je me reconnais à peine moi-même, et c'est à vous que je dois cette heureuse métamorphose..

F L O R E S T A N .

Elle est le prix de vos vertus !... Un dieu a payé notre dette.

B E L I N D E

Puissiez-vous jouir long-tems de votre bonheur.... Adieu, il faut que nous nous quittons.

L' E X - V I E I L L E .

Adieu, mes aimables hôtes !... n'oubliez jamais qu'il existe dans ces lieux un cœur qui vous est tout dévoué.

(ils s'embrassent et se séparent.)

S C E N E V .

L E P A C H A , C H A P O U R , Gardes.

C H A P O U R .

Oui, seigneur, nous les avons vus entrer ; c'est comme si vous les teniez.

LE PACHA.

Pour le coup, j'aurai soin qu'ils ne m'échappent plus.

CHAPOUR.

Faites cerner cette vieille mesure.

LE PACHA.

Quelle mesure ?

CHAPOUR.

Eh bien, où est-elle donc ?

LE PACHA.

Te moques-tu de moi ?

CHAPOUR.

Je vous jure que tout-à l'heure il y avait ici une vieille mesure, où j'ai vu entrer Belinde et Florestan.

LE PACHA.

Par Mahomet, c'en est trop; trouve-les sur-le-champ, ou c'est fait de toi !

CHAPOUR.

Et où voulez-vous que je les trouve, si le diable a emporté la cabane et les habitans ?

LE PACHA, *le prenant à la gorge.*

Ah ! misérable esclave, c'est donc ainsi que tu te joues de ton maître!... que ne puis-je avoir le plaisir de te faire empaler à l'instant !

(Il secoue si rudement Chapour, qu'il le renverse. Soudain un Pal sort de terre. Il transperce l'eunuque et l'enlève.)

CHAPOUR.

Aye ! aye ! aye !... ôtez-moi de là, sublime Pacha.

LE PACHA.

Tu y resteras, ma vengeance est satisfaite.

(*Le Pacha et les gardes s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

CHAPOUR, RAZEM.

CHAPOUR

A moi ! au secours !

RAZEM.

Je n'ai pas pu rencontrer le Pacha.

CHAPOUR.

A moi, Razem, à moi !

RAZEM.

Qui m'appelle ?... Eh ! c'est toi, Chapour ! que fais-tu donc là ?

CH A P O U R

Je souffre et je crie... délivre-moi, je t'en prie.

R A Z E M.

Seul, ça m'est impossible.... prends patience, je vais aller chercher du secours.

CH A P O U R.

Dépêche-toi ; si tu savais comme on est mal !

(A peine Razem est-il sorti, que le flambeau de l'amour vient toucher le Pal qui rentre en terre, et y dépose le pauvre eunuque.)

SCENE VII.

CH A P O U R.

Ouf ! béni soit mon libérateur invisible... Je n'aurais jamais pu m'accoutumer à cette posture-là.

SCENE VIII.

CH A P O U R, R A Z E M, Gardes.

R A Z E M, *accourant.*

Réjouis-toi, Chapour, réjouis-toi.

CH A P O U R.

Effectivement, j'ai sujet d'être gai.

R A Z E M.

Eh ! qui donc t'a délivré ?

CH A P O U R.

Un diable ou un ange, que sais-je ? enfin, me voilà et bien portant.

R A Z E M.

J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre !

CH A P O U R.

Je ne suis pas curieux.

R A Z E M.

Belinde est en notre pouvoir.

CH A P O U R.

Bah !

R A Z E M.

Son Florestan l'avait quittée un instant pour aller se procurer des chevaux à un village voisin... quelques gardes du Pacha l'ont aperçue dans une cabane où elle s'était retirée, et l'ont saisie, sans qu'elle ait pu faire aucune résistance.

CH A P O U R.

Que le ciel lui rende tout le mal que j'ai éprouvé à cause d'elle !

La voici.

S C E N E I X.

LES PRÉCÉDENS, B E L I N D E, Gardes.

B E L I N D E.

Quoi ! tant de monde pour m'escorter ! vous me faites , en vérité , beaucoup plus d'honneur que je ne mérite.

R A Z E M.

Ce n'est point par honneur , c'est par précaution. Enfin , nous vous tenons !

B E L I N D E.

Pas pour long-tems peut-être.

R A Z E M.

J'aurai grand soin que vous ne m'échappiez pas... Je n'ai point envie d'éprouver le même sort que mon pauvre camarade , qui a manqué de mourir empalé , parce qu'un malin génie vous avait escamoté , ainsi que la mesure qui était là il n'y a pas encore long-tems.

B E L I N D E.

Je suis au désespoir de lui avoir attiré ce petit désagrément-là.

C H A P O U R.

Elle appelle cela un petit désagrément !...

R A Z E M.

Prenons le chemin du palais... Gardes , veillez bien sur votre prisonnière ; elle est femme à nous jouer encore quelque tour !... Tenez , la voilà qui rit.

B E L I N D E.

Le moyen de s'en empêcher quand on vous regarde !

R A Z E M.

C'est un lutin , c'est un diable ; c'est une française enfin..

C H A P O U R.

Grand merci , mes amis ; à charge de revanche.

S C E N E X.

Le théâtre change et représente une galerie du palais du Pacha.

L E P A C H A.

Ah ! ça , n'en déplaît à mes diaboliques amis , je ne vois

pas trop à quoi me sert mon talisman, sinon à me tenir chaud à la tête. Avant de le posséder, Belinde ne m'aimait pas ; à présent elle me déteste. Alors, du moins, je la tenais dans mon aérail, et maintenant elle court les champs avec son chevalier, qui se moque de moi, je gage. Ce n'était pas la peine d'aller dans les entrailles de la terre chercher un protecteur.... je me serais presque aussi bien protégé moi-même... Ah ! c'est toi, Razem !

SCENE XI.

LE PACHA, RAZEM.

RAZEM.

Moi-même, seigneur !

LE PACHA.

Ce n'est donc pas toi qui as été empalé ?

RAZEM.

Non, seigneur, c'est le pauvre Chapour.

LE PACHA.

Ah ! oui ; je me rappelle : c'est que je fais si peu attention à ces petites choses-là... Je suis bien aise que ce ne soit pas toi.

RAZEM.

Et moi aussi.

LE PACHA.

Que viens-tu m'annoncer !

RAZEM.

Une nouvelle qui va vous combler de joie !... je vous ramène Belinde.

LE PACHA.

Est-il possible ?

RAZEM.

Vous allez la voir paraître à vos yeux.

LE PACHA.

Mon cher Razem, viens, que je t'embrasse... mais, non, ça ne convient pas à ma dignité... Sois tranquille, je te récompenserai aussi bien que j'ai puni Chapour.

RAZEM.

Ce sera du moins plus justement.

LE PACHA.

Que veux-tu dire ?... ce drôle-là raisonne, je crois.

RAZEM.

Chapour ne vous avait dit que la vérité. J'avais vu comme lui, et la mesure et les deux amans.

La tête du Diable.

G

LE PACHA.

Vrai !... et qui diable avait pu tout escamoter.

RAZEM.

Je ne sais... Mais rien ne doit plus vous étonner ; depuis quelque tems nous marchons d'enchantement en enchantement.

LE PACHA.

Tu as raison... Mais que veux-tu !... je suis comme cela... ma vivacité m'emporte... et puis , après tout , ce n'est qu'un esclave de moins.

RAZEM.

Jolie perspective pour les autres !... Seigneur , Chapour n'est pas mort.

LE PACHA.

Ah ! le gaillard ! et comment a-t-il fait pour se tirer de là ?

RAZEM.

Un bras invisible l'a délivrée , et il ne se ressent presque plus de ses blessures.

LE PACHA.

Eh bien , dis-lui que je lui pardonne...

RAZEM.

Que de bonté !

LE PACHA.

Mais qu'il n'y revienne plus !

RAZEM.

Voici Belinde.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, BELINDE, Gardes.

LE PACHA.

Belle fugitive , vous voici donc de retour !

BELINDE.

Bien malgré moi , je vous assure.

LE PACHA.

De quel droit avez-vous fui de mon palais ?

BELINDE.

De quel droit m'y reteniez-vous.

LE PACHA.

Du droit que me donnent douze cents séquins que vous m'avez coûté.

BELINDE.

M'avez-vous consultée en m'achetant ?

LE PACHA.

Consultée !... consultée... elle perd la tête... Mais avec

ces idées-là , on n'achèterait jamais personne... Tenez , vous n'entendez rien à tout cela... Au fait , vous voici retombée en ma puissance , et quelque juste que soit mon ressentiment , vous avez un moyen de l'appaiser ; c'est de m'épouser de bonne grace ,

BELINDE.

Jamais !

LEPACHA.

Prenez garde d'exciter ma fureur ; je puis me porter aux derniers excès.

BELINDE.

Songez donc que je vous ai coûté douze cents sequins.

LEPACHA.

Tremblez pour vous et pour votre indigne amant , qui ne peut manquer d'être bientôt entre mes mains.

BELINDE.

Il n'y sera jamais , et il saura m'arracher des vôtres.

LEPACHA.

C'en est trop ; je ne me connais plus , et tu vas recevoir le prix de ton audace.

(Il tire son poignard , et se précipite sur Belinde pour la frapper. Le flambeau de l'amour passe , et le poignard se change en un bouquet de roses. Surprise générale. Tableau.)

BELINDE.

Vous voyez que vous n'avez pas même le pouvoir d'attenter à mes jours !.... une puissance supérieure me protège , et me fera triompher !

LEPACHA.

Effectivement , je commence à croire que mes diables ne sont pas les plus forts... Ecoutez , Belinde , puisque la rigueur ne me réussit pas , je vous prévient que je vais travailler à vous séduire.

BELINDE.

Grand merci de l'avis ; je me tiendrai sur mes gardes.

LEPACHA.

Je veux épuiser , pour vous plaire , tout ce que la galanterie a de plus raffiné , de plus délicat , de plus... Enfin , vous verrez !... Qu'on prépare une fête qui soit... qui puisse... qui ait l'air... enfin qui ait l'air d'une fête... (d'Azem.) Tu conçois à peu près mon idée.

AZEM.

Oui , seigneur.

LEPACHA.

Eh bien , exécute-là , et sur-le-champ... Allez.

SCÈNE XIII.

LE PACHA, BELINDE.

LE PACHA.

A présent, si vous ne me trouvez pas tout à fait aimable, il faut que vous soyez bien difficile... Jamais je ne me suis vu comme cela... que vous ne semblez ?

BELINDE.

La galanterie vous sied à ravir ! j'admire votre air, vos manières, votre coëffure surtout... elle est d'un goût exquis !

LE PACHA.

Oh ! j'ai un goût... un goût d'enfer !

BELINDE.

Si vous continuez à vous montrer sous des dehors si séduisants, peut-être, dans quelques années... je pourrai...

LE PACHA, *en colère.*

Dans quelques années !... par le tombeau du Prophète... dans quelques heures, ou sinon...

BELINDE.

Adieu le galant ; voilà le Pacha revenu.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, CHAPOUR.

CHAPOUR.

Seigneur, je viens vous annoncer que tout est prêt pour la fête que vous avez ordonné.

LE PACHA.

Ah ! te voilà... J'ai appris ce qui t'est arrivé !... c'est vraiment extraordinaire !

CHAPOUR.

J'étais innocent.

LE PACHA.

C'est bien, c'est bien... je veux oublier tout ce qui s'est passé.

CHAPOUR.

Quelle générosité !

LE PACHA.

Tu me remercieras une autre fois. Venez, Belinde, et tâchez de vous amuser... Vous voyez que je n'épargne rien... aimez-moi bien vite ou tremblez... Allons-nous divertir.

BELINDE.

Voilà une conversion qui me fait bien de l'honneur !

S C E N E X V.

(Le théâtre représente un jardin délicieux. Les préparatifs de la fête offrent tout l'appareil du luxe oriental. Le Pacha et Belinde se placent sous un pavillon élevé de plusieurs degrés. La fête commence. Elle est composée de danses, de scènes pantomimes, de combats simulés.)

R A Z E M, *chantant.*

Un jour la reine de Cythère
Voulant parcourir l'Univers,
Pour tous les peuples de la terre
Se munit de présens divers !
Mais pour la France et l'Italie,
Trop prodigue sans le vouloir,
N'ayant plus rien pour la Turquie,
Vénus y jeta son mouchoir.

L'Amour, du mouchoir de sa mère,
A fait l'emblème du désir.
Ici la beauté qui sait plaire,
Y voit le signal du plaisir !
Aillets, des flèches acérées,
De ce dieu marquant le pouvoir,
Mais pour régner dans ces contrées,
El n'a besoin que d'un mouchoir.

(Quand la fête est terminée, le Pacha descend du pavillon.)

L E P A C H A.

C'est fort bien, c'est fort bien. Pour vous prouver combien je suis satisfait, je vous promets de vous faire recommencer à la première occasion. Allons, Belinde, voilà assez long-tems que je fais l'amour à la Française, récompensez-moi à la Turque. Marchons à la Mosquée, ou je vais vous proclamé ma glorieuse épouse.

B E L I N D E.

Quoi ! pour une simple galanterie, vous exigez déjà une récompense. Encore quelques centaines de fêtes comme celle-ci, quelques années de soupirs bien tendre et bien respectueux, et nous verrons.

L E P A C H A, *furieux.*

C'en est trop, esclave téméraire, je suis las de tes impertinences. Tu ne dois plus qu'obéir... gardes, qu'on la traîne à la Mosquée.

(Les gardes avancent pour saisir Belinde. Un coup de tonnerre se fait entendre. Le pavillon se change en nuages. Florestan est aux genoux de Belinde. Les gradins sont renversés, et l'on voit à la place les six autels et les six amours qui décochent des flèches de toutes

parts. Aussitôt hommes et femmes exécutent des danses sur le mode le plus tendre et le plus voluptueux. Au fond, l'on voit l'Amour sur une balançoire de fleurs que les grâces mettent en mouvement avec des guirlandes. Danses, tableau gracieux.)

SCENE XVI.

Le théâtre change et représente une campagne agréable. On voit descendre l'Amour, Belinde et Florestan sur des nuages.

FLORESTAN.

Ma chère Belinde, jurons d'adorer toujours notre divin protecteur !

L'AMOUR.

Soyez heureux, soyez fidèles, c'est le seul culte que j'exige de vous !.. Peux être aurez-vous encore des dangers à courir : méritez par votre confiance que je vole à votre secours. (*l'amour remonte dans ces nuages et disparaît.*)

SCENE XVII.

BELINDE, FLORESTAN.

BELINDE.

Avoue, mon cher Florestan, qu'il est bien doux de pouvoir se divertir aux dépens de ses ennemis.

FLORESTAN.

Tout ce qui nous arrive m'amuserait beaucoup, si cela ne retardait pas l'instant de mon bonheur.

BELINDE.

Cette impatience est flatteuse pour moi ; mais notre sort est entre les mains de l'Amour.

FLORESTAN.

Quel bruit entends-je ?

BELINDE,

Ce sont ces vilains eunuques, les dignes ministres de notre persécuteur.

FLORESTAN.

Cachons-nous derrière ces rochers. (*ils se cachent.*)

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, cachés, RAZEM, CHAPOUR.

CHAPOUR.

J'en n'en puis plus.

R A Z E M.

Je suis éreinté.]

C H A P O U R.

Cette Belinde nous fait-elle assez courir ?

R A Z E M.

Dis plutôt que c'est le Pacha... car jamais nous ne nous serions ainsi fatigués à poursuivre une femme.

C H A P O U R.

C'est bien vrai.

R A Z E M.

Ma foi, reposons-nous un peu.

C H A P O U R.

Bien dit... asseyons-nous sur ces rochers.

R A Z E M.

Nous n'y serons pas trop douillettement !

C H A P O U R.

A la guerre, comme à la guerre !

(ils s'asseyent sur les deux rochers placés à droite et à gauche.)

R A Z E M, tirant une bouteille.

Je vais dire deux mots à ma fidèle compagne... avez-vous la vôtre ?

C H A P O U R.

Sans doute ; je ne m'embarque jamais sans bisquit.

R A Z E M.

C'est la seule femme que j'aie jamais courtisée.

C H A P O U R.

Avec elle, on peut être rivaux, sans être ennemis.

R A Z E M.

A votre santé, illustre Chapour !

C H A P O U R.

A la vôtre, sublime Razem ! *(ils boivent.)*

R A Z E M.

Cela réveille la chaleur amicale.

F L O R E S T A N, caché.

Animal !

R A Z E M.

Heim ?

C H A P O U R.

Quoi ?

R A Z E M.

Platt-il !

C H A P O U R.

Eh bien !

R A Z E M.

Vous m'appellez animal, je crois ?

CHAPOUR.

Moi ! je n'ai ouvert la bouche que pour boire.

RAZEM.

C'est singulier !... j'avais cru entendre...

CHAPOUR.

Allons , encore un petit coup.

RAZEM.

Au risque de fâcher un peu le Prophète.

CHAPOUR.

Croyez-vous qu'il le saura ?

FLORESTAN, *caché.*

Il le saura !

CHAPOUR.

Que dites-vous ?

RAZEM.

Moi ! rien.

CHAPOUR.

On a parlé , ou Chapour n'est qu'une bête !

BELINDE, *cachée.*

Chapour n'est qu'une bête !

CHAPOUR.

Ah ! c'est trop fort !

RAZEM.

C'est un écho !

CHAPOUR.

Il y en a deux ; le mâle et la femelle ? j'ai bien distingué deux voix.

RAZEM.

Attendez... je vais faire l'épreuve. (*il crie.*) Écho , es-tu là ?

FLORESTAN, *caché.*

Oui , j'y suis.

RAZEM.

Qu'entends-je ?

CHAPOUR.

Voilà un écho d'une nouvelle espèce !... A mon tour ...
Écho , à quoi passe-tu ton tems ?

BELINDE, *cachée.*

A me moquer des sots.

RAZEM.

Allons , voilà la femme qui répond !

CHAPOUR.

Apprends que tu es le plus impertinent des échos.

RAZEM.

Si tu nous fais aller à toi ?...

CHAPOUR.

Que j'aurais de plaisir à couper la parole à cet écho-là !

Tais-toi, ou trembles !

F L O R E S T A N , *caché.*

Tremblez vous-même !

(Le flambeau de l'amour paraît. Des flammes s'élancent des deux rochers qui s'entr'ouvrent, engloutissent les deux eunuque, se referment, et laissent voir Florestan et Belinde assis à leurs places. Les eunuques poussent des cris affreux. Les deux amans descendent et s'éloignent.)

S C E N E X I X.

L E S P R É C É D E N S , L E P A C H A.

L E P A C H A , *suivi de plusieurs gardes.*

Ah ! tout cela commence bien à m'ennuyer !... au lieu d'être mollement sur des carreaux, à fumer des parfums, ou à savourer des sorbets, je cours les champs comme un fou !... c'est en vain que le diable a coëffé ma tête de la sienne. . . j'en perdrai deux au lieu d'une !... Où sont allés Razem et Chapour ? c'est ici que je leur avais commandé de m'attendre... je les ferai mourir, pour leur apprendre à vivre.

C H A P O U R , R A Z E M , *criant.*

Nous étouffons, délivrez-nous ?

L E P A C H A.

Mais je les entends, je crois ; où êtes-vous donc ?

C H A P O U R , R A Z E M.

Dans ces rochers.

L E P A C H A.

Qui diable les a incrustés dans ces pierres ?... n'est-ce pas encore un piège ?... je crains quelqu'anguille sous roche !... Ah ! mon cher diable, délivrez ces pauvres diables.

(Le tonnerre gronde. Des flammes sortent des rochers, qui disparaissent. On voit à la place de Razem et de Chapour deux gros chapons qui se sauvent.)

L E P A C H A.

Ah ciel ! que vois-je ? de la volaille !... mes eunuques changés en chapons !... Courons après ces précieux animaux... Courez donc, vous autres... récompense honnête à qui me les rapportera.

S C E N E X X.

Le théâtre représente un autre site.

B E L I N D E , F L O R E S T A N.

F L O R E S T A N.

Avoue que j'ai bien fait l'écho.

La tête du Diable.

H

BELINDE.

Et moi donc ! et pourtant ce n'était point par désespoir d'amour, comme la nymphe qui porte ce nom.

FLORESTAN.

Nous n'avons pas un instant à perdre. J'ai aperçu de loin le Pacha, escorté de quelques gardes.

BELINDE.

Changeons de route, pour échapper à sa poursuite. (*ils s'éloignent.*)

SCENE XXI.

LE PACHA, RAZEM, CHAPOUR, Gardes.

LE PACHA.

J'espère que vous m'avez une grande obligation de vous avoir rendu votre forme naturelle !... sans mon talisman, vous seriez restés chapons toute votre vie !

RAZEM.

Qu'avons-nous gagné à la métamorphose ?

LE PACHA.

L'honneur de me servir, et de m'aider à reconquérir ma fugitive.

CHAPOUR.

Seigneur, les troupes que vous avez demandées sont prêtes.

LE PACHA.

C'est bon : je vais me mettre à leur tête... faites les avancer et qu'on m'amène mon cheval arabe.

RAZEM.

Il suffit.

LE PACHA.

Non, non... mon cheval tartare.

CHAPOUR.

A l'instant.

LE PACHA.

Non, non... mon cheval persan, ou bien...

RAZEM.

Décidez-vous.

LE PACHA.

Enfin une bête quelconque.

CHAPOUR.

Nous sommes à vos ordres.

(Un peloton de soldats précède le cheval. Un esclave se prosterne, et présente le dos au Pacha, en guise de marche-pied.)

LE PACHA, *montant à cheval.*

Ah ! ah ! tu n'as pas les reins fort, toi ; si jamais j'engraisse, je te changerai.

(Les deux eunuques se placent l'un devant, et l'autre derrière le cheval. Les troupes se mettent en marche ; mais le flambeau de l'amour passe au-dessus du Pacha ; soudain son cheval jette du feu par toutes les parties du corps. Les eunuques et les soldats fuient épouvantés.)

LE PACHA.

Holà ! ho ! petit ; tout beau ! à moi ! au secours ! arrêtez-le donc. (*Le cheval lui fait faire au galop le tour de la scène, et l'emporte.*)

SCENE XXII.

Le théâtre représente l'intérieur du palais du Pacha.

RAZEM, CHAPOUR.

CHAPOUR.

C'est fini ; voilà une journée qui me tuera !

RAZEM.

Quel cheval enragé !... il faut qu'on lui ait mis de la poudre à canon dans son avoine.

CHAPOUR.

Comme dans l'eau-de-vie des soldats, quand ils allaient à la guerre !

RAZEM.

Comme le Pacha caracolait !

CHAPOUR.

Oh ! le cheval l'aura ramené à l'écurie !

RAZEM.

C'est une fameuse bête !

CHAPOUR.

Qui ? le Pacha ?

RAZEM.

Eh ! non, le cheval !

CHAPOUR.

Voici le chevalier.

SCENE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, LE PACHA.

LE PACHA.

Ahi ! ahi ! ah !... quelles secousses ! j'ai la rate décrochée et ces deux imbécilles qui n'ont pas pu arrêter cette maudite bête !

R A Z E M.

Que ne l'arrétiez-vous , seigneur , vous qui étiez dessus ?

C H A P O U R.

Nous avons bien peur d'être dessous.

L E P A C H A.

Avez-vous vu comme il rendait des flammes de toutes parts ?
il faut qu'il ait un grand feu dans le corps... Et mes troupes ,
que sont-elles devenues !

R A Z E M.

Elles ont décampé.

L E P A C H A.

Décampé !

C H A P O U R.

Où , elles ont fait une retraite qui ressemblait beaucoup
à une déroute.

L E P A C H A.

Les lâches ! abandonner leur général !

R A Z E M.

Vous savez bien que ce sont de nouvelles recrues , qui ne
sont pas encore accoutumées au feu.

L E P A C H A.

C'est égal. Je les ferai décimer quatre par quatre jusqu'à
ce qu'il n'en reste pas un seul.

R A Z E M.

Cet exemple là effrayera les autres.

S C E N E X X I V.

L E S P R É C É D E N S , U N S O L D A T.

L E S O L D A T.

Seigneur , je viens vous annoncer...

L E P A C H A.

En voici déjà un. Arrive , arrive , je vais commencer par
toi... qu'on étrangle ce coquin-là ?

L E S O L D A T.

Seigneur , écoutez-moi.

L E P A C H A.

Bah ! bah ! s'il fallait écouter tous ceux qu'on fait étrangler ,
on n'en finirait pas.

L E S O L D A T.

Vos soldats , dans leur fuite , ont rencontré Belinde et Florestan ,
et s'en sont emparés.

L E P A C H A.

Vrai ?... oh ! les braves gens d'avoir fui de ce côté-là !...
Dis-leur que je les récompenserai de s'être sauvés si à pro-

pos... Qu'on plonge Florestan dans le souterrain le plus sombre, et qu'on enferme Belinde dans le sérail... bientôt je déciderai de leur sort. (*au soldat.*) Sors... Mon ami Belphehor s'est bien montré dans cette affaire-là, et je lui pardonne ma cavalcade. (*tout le monde sort.*)

S C E N E X X V.

Le théâtre représente un souterrain sombre et étroit.

FLORESTAN, RAZEM, CHAPOUR, Gardes.

RAZEM.

Voici le logement que le Pacha veut bien vous accorder dans son palais.

FLORESTAN.

Il est joli !... et vous a-t-il dit le prix du loyer ?

CHAPOUR.

Non. Ce n'était pas la peine ; je ne crois pas que vous y restiez long-tems.

FLORESTAN.

Je ne le crois pas non plus.

RAZEM.

Quel ton d'assurance !

CHAPOUR.

Vous espérez sortir d'ici ?

FLORESTAN.

Pourquoi pas ? vous êtes bien sortis des entrailles d'un rocher.

RAZEM.

Tiens, il sait notre aventure.

FLORESTAN.

Oui, j'en ai été témoin... mais vous me permettrez de ne pas prendre, pour m'échapper, la même forme que vous aviez choisie... elle vous allait à merveille !

CHAPOUR.

Aussi bien que l'ironie vous va maintenant.

RAZEM.

Adieu, beau chevalier... rira bien qui rira le dernier !

S C E N E X X V I.

FLORESTAN.

C'est en vain que j'affecte une assurance et une gaieté que mon cœur dément. Et l'idée d'être séparé de Belinde, l'igno-

rance où je suis du sort qu'on lui prépare , tout me plongerait dans le désespoir , sans la confiance que j'ai dans mon céleste protecteur. Il est tems , ou jamais , qu'il s'occupe de son pauvre client ! (*la terre s'entr'ouvre et Belphégor en sort.*)

SCENE XXVII.

BELPHÉGOR, FLORESTAN.

BELPHÉGOR.

Celui que tu implore t'abandonne ; mais je viens t'offrir un autre appui. Si tu le veux , je suis ton ami.

FLORESTAN.

Mon ami ! comment t'appelles-tu ?

BELPHÉGOR.

Belphégor !... j'ai protégé le Pacha , ton persécuteur , mais je lui retire mes secours pour te les offrir , si tu consens à signer un pacte avec moi.

FLORESTAN.

Un pacte avec le diable !... je vous remercie.

BELPHÉGOR.

Tu refuses ?

FLORESTAN.

Oui. Je préfère un protecteur qui descend du ciel , à celui qui sort de terre.

SCENE XXVIII.

LES PRÉCÉDENS , LE PACHA , RAZEM , CHAPOUR.

LE PACHA.

Que vois-je ?... mon patron avec mon prisonnier !... Ah ! seigneur Belphégor !... je suis charmé de vous rencontrer. A propos , j'ai bien des remerciemens à vous faire. Grâce à vous , mes affaires sont en bon train. Je vais épouser ou punir Belinde , et faire périr ce ravisseur. Voulez-vous être témoin de son supplice , ça vous fera passer un quart-d'heure.

FLORESTAN.

J'espère que vous serez tous témoins de ma délivrance et de mon triomphe.

LE PACHA.

Allons !... il est aussi fou que Belinde !... ces deux êtres-là me font donner au diable !

BELPHÉGOR.

Je te prends au mot : signe.

L'ÉPACHA.

Que voulez-vous que je signe ?

BELPHÉGOR.

La donation . . .

L'ÉPACHA.

De quoi ?

BELPHÉGOR.

De ton individu.

L'ÉPACHA.

Moi, que je me donne au diable !

BELPHÉGOR.

Tu viens de la prononcer ; j'ai hypothèque sur toi.

RAZEM.

Ah ! ciel ! voilà notre maître hypothéqué !

CHAPOUR.

Monsieur le diable, les esclaves en sont-ils ?

BELPHÉGOR.

Non, je ne veux que des gens comme il faut.

RAZEM.

Ah ! que nous sommes heureux d'être comme il ne faut pas !

BELPHÉGOR.

C'est sur toi seul et sur Florestan que je veux exercer mon pouvoir. Préparez-vous à me suivre aux rives infernales.

(A un signal de Belphégor, six diables sortent des entrailles de la terre, et s'apprêtent à saisir Florestan et le Pacha; mais la pierre sur laquelle Florestan est appuyé, se métamorphose en un piédestal qui porte l'Amour. Ce dieu secoue son flambeau, et la terre engloutit Belphégor et les six démons.)

SCÈNE XXIX ET DERNIÈRE.

Le théâtre représente un palais de nuages.

LES PRÉCÉDENS, L'AMOUR.

L'ÉPACHA.

Où suis-je ?

L'AMOUR.

Dans l'Olympe ! c'est moi qui t'ai sauvé du courroux de Belphégor... mais tremble si tu résiste à ma volonté !

L'ÉPACHA.

Vous résister ! le puis-je ? Tout petit que vous êtes, je vois bien qu'il faut toujours vous céder. Qu'exigez-vous ?

L'AMOUR.

Que tu abjures ton amour pour Belinde, et ta haine pour Florestan. Ils vont s'unir sous mes auspices.

(64)

L E P A C H A .

Quoi ! je perdrais en un jour Belinde , et mes deux autres
Odalisques , qui toutes trois m'avaient coûté si cher.

L' A M O U R .

Je t'en dédommagerai, et tu trouveras dans ton sérail trois
Circassiennes de la plus grande beauté !

L E P A C H A .

A ce prix , je suis content , que tout le monde le soit .

(*Le théâtre change. Ballet Finale.*)

20 JY 63

F I N .